

et, immobile, étendu sur son lit, il ressemble à un cadavre. Le médecin déclare que c'est un cas très grave de méningite cérébro-spinale et regarde la fin comme prochaine. Dans cette circonstance, les parents désolés reçoivent la visite d'une dame amie, qui leur remet une fiole d'eau de Fàtima ; ils en mettent sur la tête du mourant.

Vingt-quatre heures après, l'enfant donnait des signes de vie. Rappelé d'urgence, le médecin, qui le croyait mort, déclare, tout surpris, que le malade est sauvé et sans lésion aucune.

Broncho-pneumonie (mars 1928). — Gumerzindo Henriquès da Silva, un angelet de dix-huit mois, né à Aveiro, souffrait d'entérococolite et de bronchite. Malgré les soins des médecins, la maladie s'aggravait. Après quinze jours, le 27 mars 1928, apparaît une broncho-pneumonie d'une telle violence que le médecin perd aussitôt toute espérance. Il reste, néanmoins, toute la journée au chevet du malade, faisant tout le possible pour l'arracher à la mort. Un peu avant les dix-neuf heures, il sort de la chambre, dit à la famille : « Il n'y a plus rien à faire ! » et part.

De fait, l'enfant était à l'agonie et son petit corps avait déjà perdu la chaleur vitale.

A dix-neuf heures, tinte l'Angelus à l'église voisine. Il semble à la mère affligée que les cloches sonnent le glas : « Seigneur, dit-elle en tombant à genoux, par pitié, rendez-moi mon fils ! »

A ce moment (réponse du Ciel à sa prière ?), l'idée lui vient à l'esprit : « Et l'eau de Fàtima ? »

Il est à remarquer que, quelques heures auparavant, la marraine du bébé avait reçu un flacon d'eau de Fàtima et l'avait placé près du lit où, dans la consternation générale, on l'avait oublié.

La mère prend nerveusement la fiole, mouille deux de ses doigts qu'elle passe légèrement sur les lèvres froides de l'enfant. Celui-ci ouvre les yeux, à la surprise de tous. La mère, dans un élan croissant de foi, baigne le front et tout le visage de l'enfant. A ce contact la chaleur vitale revient lentement, très lentement ; peu après,

le mourant recouvre l'usage de toutes ses facultés et parle... comme si rien n'était arrivé.

On fait venir alors le médecin, qui s'écrie avec surprise : « Quelle transformation s'est opérée en ce bambin ! »

Il revint le lendemain et put constater que la broncho-pneumonie était complètement disparue, mais il ne savait comment expliquer « cette résurrection ».

Méningite (mai 1928). — Michel Vieira de Sousa Basto est un charmant enfant de cinq ans, natif de Barcelos (archidiocèse de Braga). A cet âge si tendre, il montre déjà une grande piété et une dévotion spéciale à la Vierge de Fátima, dévotion sucée avec le lait de sa pieuse mère.

Un beau jour de mai 1928, l'enfant commence soudain à invoquer, avec des cris stridents, la Vierge de Fátima, afin qu'elle le délivre d'un insupportable mal de tête. La mère, alarmée, appelle le médecin. Lui aussi manifeste de l'inquiétude et demande une consultation avec trois autres collègues. Tous reconnaissent qu'il s'agit d'un cas grave de méningite, rendu encore plus dangereux par des complications aux poumons, au foie et aux entrailles. Un spécialiste de Porto, appelé d'urgence, confirme le diagnostic et dit à la mère : « Madame, il ne faut pas perdre courage. Recommandez-vous à quelque saint pour lequel vous sentez de la dévotion. »

La pauvre mère comprend !...

Dès que les médecins sont partis, elle se jette aux pieds d'une statue de Notre-Dame de Fátima qu'elle avait dans son oratoire et lui demande de sauver son fils. Celui-ci continue de crier, au moment des crises particulièrement douloureuses : « Ma Mère, Notre-Dame de Fátima, venez à mon aide ! » Il refuse tout remède si on n'y a pas mis quelques gouttes d'eau miraculeuse. Dieu seul sait ce qui arriva. Le fait est que, quelques jours après, l'enfant quittait son lit et jouait allégrement. Le spécialiste, ayant eu connaissance de la guérison qu'il jugeait humainement impossible, voulut savoir toutes les phases de la maladie. Il en fit un rap-

port qu'il envoya à Paris, où la *Revue de Médecine* le publia, comme un « cas anormal ».

Aveugle et muette (13 octobre 1928). — Ce jour-là, une pauvre femme se trouvait à la Cova da Iria, près de la source miraculeuse, avec une fillette aveugle et muette. Tout à coup, l'enfant appelle : « Maman ! » et prenant de sa main la médaille de Notre-Dame de Fátima qu'elle porte au cou, elle la contemple tout étonnée, pour la première fois de sa vie.

Impossible de décrire la joie de la mère qui, hors d'elle-même, embrassait à plusieurs reprises sa chère petite fille doublement miraculée. L'enthousiasme du peuple qui, ordinairement, entoure nombreux la fontaine, n'était pas moindre : tous les gens se pressaient pour voir de près et toucher l'heureuse enfant. L'un des spectateurs eut l'idée d'élever la fillette en l'air pour contenter tout le monde et, en faisant ainsi, il la sauva du danger d'être étouffée par la foule qui affluait.

Deux miracles, plus récents, le même jour

Sinusite (13 mai 1937). — M^{me} Marie Natalie dos Santos, née le 3 janvier 1917 et résidant à Lisbonne, commença, dès son enfance, à souffrir de l'oreille gauche et, malgré une intervention chirurgicale, le mal empira d'année en année. En 1934, elle fut obligée, après une cure spéciale de six semaines, d'entrer à l'hôpital pour une nouvelle opération (9-11 avril). Le 19 juin, elle revint au même hôpital pour y subir une opération au nez. Elle en sortit dans les premiers jours d'août, et continua les soins chez elle, sans aucun succès. Le 22 février 1935, elle subit une autre opération (sinusite maxillaire). Le 11 août, elle fut opérée de nouveau à l'oreille et, en outre, on lui fit des ponctions lombaires. Son état étant devenu désespéré, on lui administra les derniers Sacrements. La malade se remit un peu et, en octobre, elle quitta l'hôpital, mais sans interrompre les soins. Les douleurs de tête ne diminuaient pas ; elle sentait aussi du mal aux yeux, elle avait des vertiges, des fièvres tierces. Elle dut rentrer à l'hôpital

le 24 octobre. Le 13 novembre, nouvelle ponction lombaire qui lui cause une douleur très violente et, quelques heures après, elle reste paralysée, la tête rejetée en arrière et incapable de se mouvoir. L'estomac refuse tout aliment et la douleur à l'oreille devient spasmodique.

Le 8 janvier 1936, il faut encore faire une opération chirurgicale (mastoïdite). Son état est si grave qu'on doit la séparer des autres malades ; elle reçoit de nouveau les Sacrements des mourants. Sept jours plus tard, pendant qu'on la soigne, les douleurs à la tête et à l'épine dorsale deviennent telles que la pauvre malade ne peut plus les supporter et jette des cris continuels. Le 17, elle perd totalement la vue, l'ouïe et la parole.

Au commencement de février, une légère amélioration se remarque et elle obtient d'être reconduite chez elle. Le fait de se retrouver dans sa famille lui produit un certain bien-être physique et moral, de peu de durée, car le lendemain son mal empire : des douleurs plus violentes à la tête et à l'épine dorsale paralysent ses mouvements et elle ne peut que remuer légèrement les bras.

Cependant, le 13, elle sent un peu de soulagement et commence une neuvaine à Notre-Dame de Fàtima. Elle prie d'ajouter un peu d'eau miraculeuse à l'eau oxygénée qui sert au lavage de l'oreille. Le 21 octobre, après une violente crise, elle se sent un peu mieux, mais sans pouvoir encore se mouvoir dans le lit ; le moindre mouvement lui occasionne des douleurs insupportables.

Le jour où elle accomplit ses vingt ans (3 janvier 1937), on lui fait cadeau d'une chaise roulante sur laquelle elle est placée avec peine et soulevée avec des coussins sous les épaules, car elle ne peut les supporter sous la tête. Le 13 du même mois, elle réussit à se lever, par un grand effort de volonté, mais ne peut s'asseoir. Elle reste un quart d'heure debout et fait quelques pas en appuyant au mur sa tête et ses épaules. La jeune fille reste dans cet état jusqu'au 19 mars, où une autre crise la contraint à se remettre au lit. Les jours suivants, elle va un peu mieux et, le 27, elle peut entendre la Messe pour satisfaire à une promesse. Quinze jours après, elle pouvait marcher avec un peu moins de difficulté, mais n'arrivait pas à se plier pour

s'asseoir ; il en était ainsi depuis seize mois. Sa faiblesse était très grande : les injections de dynamol, le traitement électrique, rien ne pouvait faire disparaître les douleurs de tête et de l'épine dorsale, ni la suppuration de l'oreille.

Or, le 12 mai, la malade prend part au pèlerinage de Fátima, voyage très pénible. A son arrivée, les médecins présents vérifient son cas ; on l'admet à l'hôpital du Sanctuaire. Le lendemain, avec de grandes souffrances qui impressionnent tous les témoins, elle assiste à la Messe des malades.

« Durant la procession — dit le D^r Cursino Dias, dont nous résumons le récit — une « servite » me prie d'aller voir une malade se trouvant dans un état très grave. J'y cours aussitôt et je constate que c'est un cas de lipothymie. Je cherche à ranimer la malade en aspergeant d'un peu d'eau son visage humide de sueur. Mais, lorsque je tente de la soulever légèrement pour lui faire avaler quelques gorgées d'eau, la malade, non encore pleinement revenue à elle-même, lance des cris de douleur. Une de ses compagnes me fait remarquer qu'il serait impossible de la faire asseoir sur le brancard, attendu qu'elle ne pouvait, depuis dix-huit mois, prendre cette position. Tout en la laissant couchée, je réussis pourtant à lui faire absorber quelques gouttes d'eau. »

Le médecin ordonne alors de la ramener à l'hôpital, mais la malade lui dit : « Laissez-moi ici » et le médecin s'éloigne sans rien ajouter.

A ce moment, la statue miraculeuse est reportée vers la chapelle des Apparitions. La malade demande à ses assistants de l'aider à s'asseoir. C'est l'heure de la grâce.

« Durant quelques instants, continue le D^r Cursino Dias, mon attention fut attirée sur Natalie dos Santos, qui s'était d'abord assise, puis était facilement descendue du brancard et marchait. Ce fait avait produit un grand étonnement chez ceux qui connaissaient l'état de la malade et attira aussitôt une foule de gens désireux de contempler le prodige. Je voulais l'empêcher d'être bousculée par la foule, mais je la vis se diriger d'elle-même vers l'hôpital, en marchant sans difficulté. Plus tard, je l'y trouvai assise et sans aucune douleur.

Depuis lors, elle est venue dans mon bureau, à Lis-

bonne, et je sais qu'elle mène maintenant une vie tout à fait normale et sans aucun symptôme de son ancien mal. Voilà tout ce que je peux et dois déclarer en ma qualité de médecin et de catholique. »

Ulcère au pylore : suite d'opération (13 mai 1937).
— Une autre grâce extraordinaire fut accordée le même jour, à M^{me} Gloria Ferreira da Rocha Malheiro, mariée au Dr Antonio Malheiro de S. Freire, avocat à Parèdes (Douro). Elle avait été opérée en 1929, d'un ulcère au pylore. Quelques années plus tard, conséquence peut-être de la maladie et de l'opération, elle commence à souffrir du foie, subissant des crises intenses avec des douleurs violentes à la tête et au foie qui, souvent, la réduisent à la dernière extrémité. La première crise avait eu lieu le 27 février ; la malade se trouvait déjà dans un état comateux et les médecins pensaient qu'elle ne passerait pas la nuit.

La radiographie révélait, en novembre de cette même année 1934, une ptose rénale droite, ptose totale des entrailles, accompagnée de typhlo-colite, un point appendiculaire très sensible et un état spasmodique du segment. Quelque temps après, apparaissait une ovarite qui exigeait une opération chirurgicale ; mais l'extrême épuisement de l'organisme ne permettait pas de la faire.

Il était clair qu'en outre, il existait des adhérences, incurables elles aussi, et les médecins ne cherchaient qu'à atténuer les souffrances horribles de la malade. Cet état, fait d'alternatives de mieux et de pis, s'aggravait continuellement, et la science se déclarait impuissante à sauver la malade. L'insuffisance artérielle, la difficulté de marcher, de s'alimenter, croissaient toujours...

Le 26 novembre, elle s'alite. Des hémorragies abondantes se produisent, qui augmentent l'anémie. Elle en arrive, à cause de sa faiblesse — elle pèse alors 36 kg. 5 — à ne plus pouvoir soutenir sa tête, même assise dans son lit, ni à supporter la lumière, ni à marcher, par suite de la contraction des nerfs. Elle passe plusieurs nuits de suite sans dormir et le moindre bruit est pour elle un tourment. Quand il lui faut prendre quelque nourriture, elle éprouve de violentes douleurs. Enfin, des crises nerveuses,

accompagnées de syncopes, se multiplient. Tout fait craindre un malheur imminent.

Convaincue que ses jours sont comptés, elle désire aller à Fátima, non pour obtenir sa guérison, mais pour recommander à la Vierge la pureté des deux fillettes qu'elle va laisser orphelines. D'autre part, elle craint d'y aller, à cause, disait-elle, des mécréants de la ville qui, la voyant revenir dans le même état, pourraient en prendre occasion pour blasphémer la Vierge Très Sainte. Son confesseur lui enleva tout scrupule, lui ordonna de se rendre à Fátima et d'y demander sa guérison, si cela pouvait servir à la glorification du bienheureux Jean de Brito.

On partit donc le 12 mai 1937. Il est facile de deviner combien fut pénible pour la pauvre malade ce long voyage, malgré les précautions prises. A son arrivée au Sanctuaire, on la porte à bras à l'hôpital, où le médecin présent reconnaît facilement les grandes souffrances qu'elle doit ressentir et lui assigne une place parmi les malades. Au moment d'être portée à la Messe, elle boit un peu d'eau de Fátima et dit à la Vierge avec grande ferveur et en pleurant : « O ma Mère du Ciel ! On m'a commandé de demander ma guérison ; je Vous la demande par obéissance. Si c'est Votre Volonté, guérissez-moi pour manifester votre gloire. Quant à moi, je renonce volontiers à ma guérison, en faveur de quelque autre de ces pauvres malades. Et je reviendrai chez moi contente, pour continuer de souffrir, jusqu'au jour où je Vous verrai dans le Paradis. »

La procession se déroule. Lorsque passe la statue miraculeuse, quelque chose d'extraordinaire, que la malade a déclaré ne pouvoir divulguer, sinon à son confesseur, intervient entre la Vierge et elle. Elle se redresse, s'assied sur le brancard et pleure convulsivement en disant à la Mère de Dieu : « O ma Mère du Ciel ! Prenez soin de mes filles, que je confie à Votre pureté. » En prononçant ces mots, je sentis, disait-elle, « comme des liens, trop serrés de la tête aux pieds, se relâcher et laisser libres tous mes mouvements ».

Elle porte les mains à l'estomac et au ventre ; les douleurs ont disparu. « O ma Mère du Ciel ! — dit-elle trois fois à voix basse, mais de tout cœur — je préfère souffrir dans ma chambre que de Vous offenser dans le monde ! »

Absente à tout ce qui l'entoure, elle cherche du regard la statue de la Vierge, sans réussir à la trouver. Ce n'est que vers la fin de la Messe qu'elle l'aperçoit en haut du perron, près de l'autel.

Réfléchissant ensuite que tout pourrait être illusion, elle ne veut pas parler de la nouvelle sève de vie qu'elle sent en elle-même. Ce n'est qu'à l'hôpital qu'elle dit à la plus jeune de ses filles : « Il me semble que je pourrais aller à pied jusqu'à l'automobile, mais ne dis rien. »

Vers les dix-sept heures, on la reporte à bras dans la voiture. La famille remarque alors que la malade se meut librement sur son matelas et arrange elle-même ses couvertures, mais personne ne suppose la guérison. Peut-être la Sainte Vierge avait-Elle aveuglé notre esprit, pour que notre joie ne troublât pas la paix de la chère malade déjà miraculée », écrit le Dr Antonio Malheiro.

Avant de se remettre en voyage, elle demande de l'eau de la source miraculeuse et, sans tenir compte des observations des siens, elle en boit deux verres ; elle veut ensuite manger une partie des aliments apportés ; elle le fait avec appétit et sans incommodité aucune.

Le voyage du retour se fait dans les meilleures dispositions physiques et morales. La malade parle avec animation, regarde le mouvement des pèlerins, et prend intérêt à tout, contrairement à ce qu'elle faisait à l'aller.

Ils arrivent chez eux le 14 au soir. La malade, toujours en excellentes dispositions, mange et dort tranquillement. Le lendemain matin, elle se lève et marche lestement ; ses nerfs, en effet, ont repris leur position normale. Sous prétexte qu'elle a besoin de mouvement, elle reprend enfin ses occupations domestiques, délaissées depuis des années. Alors, mais alors seulement, la famille s'aperçoit de la grâce reçue. On peut aussi constater la disparition de l'ovarite. Puis, les forces augmentent rapidement ainsi que la tension artérielle.

Le 15 novembre, après examen de son état, elle pesait 47 kg. 560 et la tension artérielle était normale.

Les deux miraculées, dont nous venons de raconter la guérison, comparurent, par la suite, deux fois (le 13 octobre 1937 et le 13 mai 1938) devant une Commission médicale, au Sanctuaire de Fátima. Il fut re-

connu que toutes deux se maintenaient en parfait état de santé. Aussi, l'autorité ecclésiastique décida-t-elle d'introduire le procès canonique de ces deux grâces. Le cas de M^{me} Malheiro a même été, comme elle l'avait désiré sur le conseil de son confesseur, retenu et reconnu dans le procès de la canonisation de saint Jean de Brito (1941).

Un dernier cas

Enfin voici une guérison rapportée dans un des plus récents numéros de la *Voz da Fátima*. Nous résumons la déposition de l'intéressée devant le tribunal ecclésiastique du diocèse de Porto, sous la foi du serment.

M^{me} Dulce Magalhaès Moreira de Sà, âgée de cinquante-cinq ans, habitant le quartier de Cedofeita, à Porto.

Dès l'âge de seize ans, elle avait souffert d'une otite gauche qui avait entraîné la perte de l'ouïe de ce côté. Après beaucoup de soins inutiles, en 1935, on lui conseille une opération. Elle entre dans une clinique. L'opération se fait normalement, mais quelques jours après, la malade ne peut plus remuer la tête.

Elle prend deux mois de repos absolu, mais sans autre résultat que des complications : vertiges, faiblesse des yeux, souffrances horribles du côté gauche de la tête.

En février 1936, consultation (à la clinique) par plusieurs médecins réputés. On fait une analyse du liquide rachidien. Après quoi, les symptômes s'aggravent et de nouveaux se produisent : hémorragies nasales, troubles de la vue, impossibilité de supporter la lumière, etc.

La malade se décide à quitter la clinique. Chez elle, elle suit de nombreux traitements ; mais en vain. Les médecins l'abandonnent.

Alors elle est prise d'un désir intense d'aller à Fátima. Les médecins s'y opposent à cause de la difficulté de la transporter. En octobre 1939, elle insiste auprès de son mari, qui refuse et lui fait seulement suivre les cérémonies du pèlerinage avec le poste de radio.

A l'approche de mai 1940, elle demande à son médecin traitant de la laisser partir.

— Comment vous porterait-on là-bas ? On ne peut même pas vous toucher dans le lit !

Elle répond que Notre-Dame l'appelle et qu'elle est prête à tout, même à mourir. Enfin, elle part, le 10 mai, couchée sur un brancard, dans une voiture d'ambulance. Voyage très pénible ; coucher à l'hôpital de l'Université à Coïmbre.

Le 11 au soir, on arrive à Fátima, à l'hôpital du Sanctuaire. Le 13 au matin, elle communie, puis assiste à la Messe des malades.

« Quand le Saint Sacrement passa devant moi, étendue sur mon brancard, Il s'arrêta un instant. Alors, je sentis une grande volonté de me lever et je le fis sans l'aide de personne, tellement j'étais certaine que j'étais guérie ! »

Cris de joie de son mari qui se met à genoux pour remercier Dieu. On la fait asseoir sur une voiturette et on la porte à l'hôpital. Elle supporte toute la lumière du jour et elle mange normalement.

Elle repart en auto, mais assise. Elle n'a plus éprouvé ni douleurs ni vertiges ; elle mène une vie normale.

(Déposition du 25 août 1940 ; rapportée dans la *Voz da Fátima* du 13 octobre et du 13 novembre 1941, Nos 229 et 230.)

Il serait facile de raconter beaucoup d'autres guérisons non moins surprenantes. Les quelques-unes que nous avons rappelées suffisent à montrer la maternelle bonté de la Vierge de Fátima, ainsi que la délicatesse et la variété des procédés avec lesquels Elle l'exerce envers ceux qui l'invoquent avec confiance.

CHAPITRE III

MIRACLES MORAUX

Marie guérit quelquefois les corps, mais Elle se plaît encore plus à guérir les âmes ! Il est des miracles invisibles, qui se produisent dans l'intime des cœurs, de la conscience, de la raison : pensées redressées ; intelligences illuminées ; courages ranimés ; angoisses apaisées ; foi attiédie, ou même perdue depuis longtemps, qui se ranime ; volonté aigrie qui se soumet enfin au sacrifice ; tristesse changée en joie, doutes en certitude ; brebis égarées loin du Pasteur unique qui, enfin, Le retrouvent... Les merveilles de la grâce, dans l'ordre spirituel, sont d'une variété infinie, mais, s'épanouissant au plus intime des âmes, elles sont perceptibles aux seuls intéressés et n'ont d'autre retentissement que celui que veut bien leur donner le bénéficiaire.

A Fàtima, Notre-Dame les multiplie avec profusion... Et qui pourrait les découvrir au fond des cœurs pour en dresser la statistique ! — « Ah ! si les confessionnaires pouvaient parler ! », proclame un fervent apôtre de la Vierge de Fàtima ¹.

Cependant, la grâce de la conversion, par les changements d'attitudes extérieures qu'elle provoque nécessairement, n'échappe pas à toute observation. Il est des retours à Dieu si subits qu'ils sont remarqués par l'entourage, lorsque ce n'est pas l'intéressé lui-même qui les proclame tout haut.

¹ R. P. A. Magalhaès, dans une lettre au R. P. da Fonseca.

A la Cova da Iria, ces conversions « sont bien plus fréquentes et plus admirables que les miracles physiques ». Ainsi s'exprime le même bon religieux que nous venons de citer. Il n'y a pas, ajoute-t-il, de pèlerinage où il ne s'en produise. Et il raconte les traits suivants :

C'était le 13 octobre 1928. Monseigneur l'Evêque de Leiria avait donné la bénédiction du Saint Sacrement au dernier malade admis dans l'enceinte réservée, quand un homme jeune, élégamment vêtu, s'avance et, étouffé par les sanglots, tombe aux genoux du Prélat.

Encore un malade ?... Mais il n'a pas le billet d'admission, comme les autres...

Le Dr Pereira Gens, qui accompagne toujours le Saint Sacrement, avec les autres médecins, lui demande ce qu'il veut :

— *Je suis un malade spirituel et voudrais, moi aussi, recevoir la bénédiction.*

Monseigneur l'Evêque, plein de compassion, le bénit avec le Très Saint Sacrement. Le converti se lève et s'écrie en embrassant le médecin :

— *Qu'il y a longtemps que j'aurais dû venir ici !*

— Mon ami, répond le docteur, il n'est jamais trop tard...

Dans un autre pèlerinage, la procession aux flambeaux défilait imposante. Un groupe de messieurs, venus là uniquement pour voir et être vus, jouissaient du spectacle, debout, le chapeau sur la tête et l'air plutôt moqueur.

Soudain, l'un d'eux est pris d'une irrésistible émotion ; il se découvre, tombe à genoux et prie.

— Ohé ! toi aussi, tu sais prier ? lui dit ironiquement un de ses compagnons.

— Ici, on apprend à le faire, mon cher !... répond-il, et il continue sa prière de converti.

Libre-penseur devenu apôtre. — Ce qui caractérise souvent les conversions de Fátima, c'est la soudaineté de l'action de la grâce.

Une bonne dame de Cascaïs avait projeté, en mai 1930,

un pèlerinage à Fâtima ; elle chercha un chauffeur. La veille du départ, sur le tard, un domestique, qu'elle avait envoyé chez le pharmacien, revient l'air préoccupé.

— Madame, n'allez pas à Fâtima, demain.

— Pourquoi ?

— Parce que le chauffeur que vous avez embauché est un fripon.

Il lui raconte alors qu'il a trouvé la pharmacie pleine de gens entourant un chauffeur, très connu dans la ville, qui se vantait à haute voix « d'être retenu pour porter à Fâtima, le lendemain, certaines « bigotes ». Elles ne le connaissaient sûrement pas, autrement elles ne l'auraient pas choisi ; mais il se ferait connaître à elles, avant d'arriver à Fâtima. »

— Pour l'amour de Dieu, Madame, mieux vaut n'y pas aller ; notez que cet homme passe pour être mauvais.

— S'il est mauvais, c'est un motif de plus d'y aller avec lui. Je n'ai pas peur. Nous allons à Fâtima pour honorer la Sainte Vierge ; Elle nous préservera des dangers et peut-être fera-t-Elle du bien à cette âme-là.

— Comme Madame voudra. Il me semble qu'il vaudrait mieux annuler l'engagement et voir si on peut trouver un autre chauffeur.

La dame maintient son propos ; mais ne voulant pas assumer toute la responsabilité, elle avertit ses amies du danger. Celles-ci approuvent tout ce qu'elle a décidé, s'en remettant, elles aussi, à l'aide de la Vierge.

Les voici donc parties. Durant le voyage, elles n'ont pas à se plaindre de la conduite du chauffeur, sauf quelques phrases ironiques, mais inoffensives, qu'il lâche de temps en temps sur un ton railleur :

— Ce Fâtima est bien loin... Y a-t-il grande fête, là-bas, aujourd'hui ?... Est-ce qu'on s'amuse beaucoup à ce pèlerinage ?

— Non, Monsieur. On ne va pas à Fâtima pour se divertir, mais pour prier et faire pénitence, pour recevoir les Sacrements et remercier la bonne Vierge des bienfaits reçus.

Ils arrivent enfin. L'interminable théorie des automobiles, parmi lesquelles il a dû avancer lentement, ne l'ont pas peu surpris. Puis la multitude...

— Oh ! que de monde !... Et que font tous ces gens ? dit-il, en arrêtant sa voiture près du Sanctuaire.

— Ils prient la Vierge et accomplissent leurs promesses. Venez avec moi, à la chapelle des Apparitions.

— Je voudrais bien y aller, mais ma voiture ?

La chose s'arrange. La dame prie quelques personnes présentes de garder l'automobile, et le groupe pieux entraîne le chauffeur dans l'enceinte sacrée. Celui-ci, le chapeau sur la tête, l'air indifférent, mais l'œil observateur, suit ses clientes.

Il arrive devant la chapelle. A peine a-t-il fixé le regard sur la statue miraculeuse qu'il se sent transformé et, d'un mouvement subit et impulsif, il tombe à genoux en pleurant et en sanglotant convulsivement.

— Qu'avez-vous, Monsieur ? Vous sentez-vous mal ?

— Mais c'est merveilleux !... J'ai été si méchant !

— Ce n'est rien encore. Vous verrez la procession aux flambeaux, l'adoration nocturne, et surtout demain, les Messes, la Communion générale de tout ce monde. Vous devriez communier, vous aussi.

— Mais oui, je veux le faire !

— Alors, il faut chercher, dès aujourd'hui, un confesseur.

— Oui, mais il y a si longtemps que je ne me suis confessé et j'ai été si méchant !

— N'importe ! mieux vaut tard que jamais et, pour Notre-Dame, il est toujours temps. Allons chercher un confesseur.

— Vous me faites grand plaisir. Je donne un coup d'œil à l'auto et je reviens tout de suite.

Les dames pensèrent que c'était là un prétexte pour s'esquiver, mais cinq minutes plus tard, le chauffeur était de retour.

— Je suis prêt.

Il alla se confesser et en revint tout radieux. Le lendemain, il fit la sainte communion et assista à toutes les cérémonies du pèlerinage national. Il semblait transfiguré.

Non content de cela, de retour au pays, il va chez le pharmacien, où ses amis aiment se réunir pour se divertir aux dépens des « bigotes ». Il leur déclare qu'il est venu pour rétracter tout ce qu'il a dit deux jours auparavant. « Ce qui se passe à Fátima, dit-il, ne se peut décrire :

c'est tout simplement merveilleux. Et vous devriez y aller tous pour devenir bons chrétiens, comme je me propose moi-même de l'être désormais. »

De fait, on eut de ses nouvelles pendant longtemps au Sanctuaire : il continuait de vivre bien chrétiennement, ne manquait jamais la messe le dimanche et communiait souvent...

Pas même baptisé. — Le 13 mai 1930, un des prêtres qui entendaient les confessions depuis plusieurs heures, voit s'approcher un homme dont l'air emprunté démontre une personne pas trop habituée au confessionnal.

— Que désirez-vous ? — demande le prêtre.

— Monsieur l'abbé, je voudrais vous prier de me confesser, de me donner la communion et le baptême.

Exactement dans cet ordre.

Il dit ensuite qu'il est commerçant à Lisbonne, qu'il est venu à Fàtima pour se distraire un peu, mais à ce spectacle de foi et de piété eucharistique et mariale, il a senti naître en son cœur un très vif désir de devenir bon chrétien comme les autres.

De fait, le commerçant se prépara très bien au baptême et aux autres Sacrements qu'il reçut dans les sentiments les plus édifiants.

Voici deux autres faits que nous tenons directement du prêtre zélé qui y a eu une grande part ¹.

Il va chercher sa guérison et il trouve sa conversion. — Un pauvre jeune homme de vingt-sept ans, malade depuis longtemps et demeurant dans un village du Bas-Alentejo, où il n'y avait pas de prêtres, était totalement privé d'instruction religieuse ; il savait seulement qu'il avait été baptisé.

Il entend dire un jour, par hasard, qu'« à Fàtima, il y a une « petite Sainte » qui fait des miracles ». Il y va dans l'espoir d'en obtenir un. Etant donné son état, on l'admet facilement parmi les malades. Au moment de la communion, croyant que l'Hostie sainte est une pastille

¹ R. P. A. Magalhaès, S. J., dans une lettre au P. Fonseca, 31 décembre 1931.

miraculeuse, il la reçoit comme les autres. Mais quelqu'un s'en aperçoit et le réprimande :

— Qu'avez-vous fait ? Vous ignorez donc qu'on ne peut communier sans s'être confessé d'abord ? Vous avez commis un gros péché mortel.

Pour toute réponse, l'homme se met à pleurer à chaudes larmes, au point de ne pouvoir être consolé. Un prêtre cherche inutilement à le rassurer et voyant passer un Père de la Compagnie de Jésus, il l'appelle et lui recommande le jeune homme. Le religieux réussit enfin à lui faire comprendre qu'il n'a pas fait de péché et que le bon Dieu s'est servi de son erreur pour lui faire désirer l'instruction religieuse dont il a tant besoin, et qu'il reçut effectivement par la suite.

Après trente-neuf ans d'abstention. — L'autre fait n'est pas très différent. Le même Père était occupé à entendre les confessions, le 13 octobre 1931, quand quelqu'un frappe avec insistance à la porte du confessionnal. C'était une femme qui, baignée de pleurs, montrait un homme l'accompagnant également tout en pleurs.

— Mon Père, dit-elle, mon mari a fait un gros péché mortel ! Pour l'amour de Dieu, admettez-le à confesse.

Le brave homme, se trouvant parmi des fidèles qui avaient fait la communion, avait cru pouvoir la faire aussi. Mais sa femme qui l'avait vu et se doutant qu'il avait fait mal, s'était informée auprès d'une voisine et avait appris qu'il faut d'abord se confesser, sans quoi on commet un sacrilège. Ayant fait part de cette réponse à son mari, tous deux se sont mis à pleurer inconsolablement.

Ils viennent donc demander le remède au Père et lui racontent que, demeurant dans un village sans curé, ils ne se sont pas confessés depuis trente-neuf ans, c'est-à-dire depuis la célébration de leur mariage.

— Et pourquoi cherchez-vous à remédier à la faute de votre mari et ne pensez-vous pas à vous confesser vous-même ?

— Parce que nous sommes venus ici seulement pour accomplir une promesse.

— Très bien ; mais la Vierge veut vous accorder la grâce complète. Agenouillez-vous ici ; votre mari d'abord, et vous ensuite.

Leur confession faite, ils ne se tenaient plus de joie et allèrent devant la statue miraculeuse faire leur pénitence et remercier la Vierge ; ils y restèrent longtemps tout absorbés. Ils semblaient ne pouvoir se détacher de ce lieu où la Mère Très Sainte, sans en être priée, leur avait concédé une grâce bien plus grande que celle dont ils étaient venus La remercier.

« Là, il y a quelque chose ! »... ou le communiste converti. — Un ouvrier, N. N..., natif de Porto, n'était pas méchant par tempérament ni éducation ; mais l'influence d'agents communistes l'avait complètement transformé. Il avait abandonné ses devoirs religieux et était devenu haineux au point d'entrer en furie s'il voyait son entourage accomplir un devoir pieux. Il mettait en pièces tout objet de dévotion qui lui tombait sous la main. Jamais il n'entrait à l'église, mais courait les auberges où, le dimanche soir, il dépensait tout le gain de la semaine.

Conséquence fatale : chez lui, la ruine et la misère que sa femme non seulement devait supporter, mais encore payer cher, lorsque le mari arrivait ivre du cabaret.

Près d'eux vivait une famille estimable avec laquelle ils entretenaient de bonnes relations. Or, une fille de cette maison tomba malade ; son état s'aggrava au point que les médecins l'abandonnèrent. Dans son angoisse, la malade se recommanda à la Vierge de Fàtima et fut inespérément guérie.

Quand l'ouvrier communiste la rencontre, un beau jour, sur la route, il ne peut retenir sa surprise.

— Vous vivez encore ?

— Vous me vouliez déjà dans l'autre monde ?

— On m'avait dit que les médecins vous avaient abandonnée et que ce n'était plus qu'une question d'heures...

— J'ai été très malade, oui, mais ce que les médecins n'ont pu faire, la Sainte Vierge l'a accompli. Après-demain, j'irai à Fàtima La remercier.

— Il y a de quoi ! On dit que ce Fàtima... ce sont des craques de curés. Mais non, « il y a quelque chose... là ».

La jeune fille, le voyant impressionné, profite de l'occasion :

— Si je vous demande une faveur, me l'accorderez-vous ?

— Certainement, parce que ce sera vous qui me la demanderez.

— Pensez-y bien, puis ne vous dédisez pas.

— Oui, j'ai promis, je tiendrai ma parole.

— Alors, vous devez venir avec moi à Fàtima.

— Cela ?... Vraiment ?... Demandez-moi autre chose.

— Non, Monsieur ! Vous avez promis... vous avez donné votre parole, vous ne devez pas vous dédire.

— Ça va bien ! Je l'ai promis, j'irai.

De retour chez lui, il raconte la chose à sa femme.

— Sais-tu ? Après-demain, nous allons à Fàtima.

— Ne commence pas avec tes sottises ! On ne plaisante pas avec ces choses-là.

— Je ne plaisante pas. Je l'ai promis, ce soir, à M^{lle} F... Il faut se préparer au voyage.

Et ils y allèrent.

A Fàtima, la foule immense et recueillie, si différente des réunions auxquelles il était habitué, ce qu'il voit et sent pendant l'adoration nocturne, en particulier la ferveur avec laquelle prient et chantent ces dizaines de milliers de personnes, l'impressionnent profondément.

— Réellement, « il y a quelque chose là », répétait-il.

L'étonnement grandit encore le jour suivant. A la procession de la statue miraculeuse, l'enthousiasme de ces deux cent mille cœurs, acclamant la Vierge Très Sainte, le remue tellement que, d'un mouvement instinctif, il prend son mouchoir et s'apprête à étendre le bras pour la saluer comme les autres. Mais un reste de respect humain le retient. Il se contente de s'essuyer furtivement les larmes qui, malgré lui, roulent sur ses joues.

— Eh bien, Monsieur N..., que pensez-vous de tout cela ?

— Réellement..., » il y a quelque chose ».

Il ne se confessa pas ; je ne sais s'il fit une prière, mais en retournant, il était songeur. Il se montra pensif les jours suivants, ne faisant aucune de ces scènes dont il était coutumier dans ses moments de mauvaise humeur.

Le samedi suivant, au lieu d'aller à l'auberge, il se rend à la cathédrale et va trouver un prêtre.

— Monsieur l'abbé, je désire vous parler.

Le prêtre lui répond :

— Venez à la sacristie. Nous serons plus libres.

— Il m'a plu, car il m'a compris tout de suite, disait-il plus tard, en racontant ses impressions.

Il se confessa dans les meilleures dispositions et s'en trouva aussi content que si on l'avait déchargé d'un poids énorme.

Quand, une demi-heure après, il rentra chez lui et annonça la nouvelle aux siens, les invitant tous à communier ensemble le lendemain, on ne peut décrire la surprise, l'allégresse de toute la famille et leurs remerciements à la Sainte Vierge.

Le mois suivant, ils retournent à Fátima avec M^{lle} F. . . , pour remercier à nouveau la Mère de Dieu, et font part de leur félicité à quiconque veut les écouter. Le bonheur règne maintenant chez eux. La meilleure distraction du père est de rester avec ses enfants, avec qui il passe les heures les plus gaies après le travail, et les jours de fête.

Une famille heureuse. — Une famille du diocèse de Coïmbre : le père, la mère, un garçon et deux fillettes. Les parents ne s'étaient pas confessés depuis dix-sept ans, depuis le jour de leur mariage, car le père, d'un naturel méchant et de principes encore pires, « ne voulait pas disait-il que les prêtres missent leur nez dans ses affaires ». Il avait laissé baptiser ses enfants et leur avait permis de faire la première communion, mais rien de plus. . . Par contre, les disputes, les imprécations, les bastonnades, les mauvais traitements envers la femme et les enfants étaient, chez lui, à l'ordre du jour. C'était un enfer ! A telle école, le fils, Emmanuel, s'instruisait. . . Au commencement, il se contentait de répondre grossièrement ; mais, un jour où le père l'avait bâtonné, il lui rendit la pareille.

De là, une haine mutuelle, qui durait depuis deux ou trois ans ; ils ne se parlaient pas et ne voulaient, pour ainsi dire, pas se voir.

Cependant, Antoine (appelons-le ainsi) tomba gravement malade. Sa femme, le voyant à l'extrémité, se tourna vers la Très Sainte Vierge et lui promit d'aller à pied à Fátima et de réciter un certain nombre de chapelets, s'il guérissait.

Et, de fait, il se trouva mieux ; mais quand sa femme lui dit qu'elle irait à Fátima pour accomplir sa promesse, il répondit sèchement :

— Pourquoi as-tu fait cette promesse ? Tu n'iras pas à Fâtima.

Et comme elle insistait, il lui défendit méchamment de lui reparler de cela, sinon elle verrait ce qui arriverait.

Quelques mois plus tard, il retombe malade.

— Tu vois ? Tu ne m'as pas laissée accomplir ma promesse et le même mal est revenu.

— Qu'il revienne donc ! Mais personne d'ici n'ira à Fâtima. Je ne veux pas tant de bigoterie.

Un peu après cette scène, sa femme rencontre une bonne dame, son amie qui, tout émue, lui annonce qu'elle doit se rendre, le lendemain, à Fâtima avec sa famille et l'invite à y aller aussi.

— Ah ! avec quel plaisir j'irais, ayant promis, moi aussi, de m'y rendre pour remercier la Sainte Vierge de la guérison de mon mari ; c'est Elle qui l'a sauvé ! Mais il ne veut pas qu'on lui parle de cela. Si vous veniez, ce soir, chez nous, pour lui en parler ?

Le soir, la dame était chez eux.

— Monsieur Antoine, nous allons, demain, à Fâtima. Je suis en train de préparer le repas froid ; il est même prêt... Et elle lui détaille tout le menu du jour suivant. Vous aussi, Monsieur Antoine, vous devez venir.

— Moi ? Mais, Madame, vous rêvez !...

— Il faut au moins laisser venir avec nous votre femme et vos filles.

L'homme écoute la proposition d'un air renfrogné, mais comme elles insistent toutes ensemble, il finit par céder pour ne pas paraître impoli.

— Pourvu qu'elles me laissent le manger prêt pour toute la journée, qu'elles aillent où elles voudront. Le mieux serait que vous, Madame, vous ne reveniez plus ici...

C'était maintenant l'heure d'aller au lit. La femme et les filles s'empressaient de mettre la dernière main aux préparatifs du voyage, quand il leur dit :

— Ecoutez un peu ! J'y vais aussi. Je veux voir les bigoteries que vous ferez là.

— Ah ! ma bonne Vierge ! était sur le point de s'exclamer sa femme, à mains jointes, dans une explosion de joie ; mais elle se contient et remercia intérieurement Notre-Dame qui commençait à toucher le cœur de son mari.

Le lendemain, ils partirent de bonne heure avec leurs amis, en joyeuse compagnie. Le fils, qui voulait aussi y aller, tout en évitant de parler à son père, les suivait à distance.

Le voyage était long. A mesure que les heures passaient et qu'augmentait la fatigue, l'enthousiasme d'Antoine diminuait. A une montée rapide de montagne, il entra en fureur et lança une kyrielle d'imprécations, qui semblait ne devoir pas finir. Sa femme, honteuse et affligée, invoquait continuellement la Vierge, tout en s'efforçant de le calmer. Ce fut sans grand succès, jusqu'au moment où ils se virent près du Sanctuaire.

— Oh ! que de monde ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Notre-Dame de Fátima ; nous sommes arrivés, et nous assisterons à la procession ; tu verras si elle est belle.

Mais à peine a-t-il passé l'entrée du Sanctuaire qu'il est frappé de syncope et roule par terre. Les « servites » accourent et le portent à bras à l'hôpital, où deux médecins s'efforcent de le ranimer par des massages, des injections. Tout est inutile. Il semble mort. Sa femme, hors d'elle-même, se lamente :

— Ah ! quel malheur ! Il meurt sans recevoir les Sacrements ! Il y a déjà dix-sept ans qu'il ne s'est pas confessé — et elle continue de gémir, en invoquant la protection de tous les saints et en faisant la confession publique de son mari.

On la fit éloigner, elle et ses filles, et une « servite » resta seule à veiller le malade ¹. Peu après, celui-ci fait un léger mouvement et tout à coup s'étire violemment.

— C'est la mort ! — se dit en elle-même l'infirmière.

Cependant, il ouvre les yeux et, regardant autour de lui, comme effrayé :

— Où suis-je ? demande-t-il.

— A Fátima, à l'hôpital de Notre-Dame. Attendez un moment, je vais vous chercher quelque chose de chaud à boire. Il est presque minuit et vous voulez sûrement

¹ La Mère Maria-da-Piedade Lima e Lemos, directrice de la Pension de Notre-Dame de Fátima (Leiria), à qui nous devons les détails de ce récit et quelques autres.

communier demain, n'est-ce pas ? dit la « servite » feignant d'ignorer ses dispositions.

— Moi !... Peut-être... mais je ne me suis pas confessé.

— Ne vous préoccupez pas. Je vais appeler un confesseur, fait exprès pour vous. Vous verrez comme vous en serez satisfait.

En sortant de la chambre, elle rencontre la femme du malade qui continuait de se plaindre de son triste sort et de celui de sa famille.

— Bonne femme, ne pleurez pas. Votre mari va mieux et il se confessera bientôt.

— Madame ! de grâce, ne vous moquez pas de moi !

— C'est la vérité.

Et elle lui raconte brièvement ce qui est arrivé.

Maintenant, elle ne pleure plus de tristesse, mais de joie et elle bénit la Sainte Vierge.

— Ah ! si mon Emmanuel qui, depuis tant d'années, est en guerre avec lui, se confessait aussi !

— Aujourd'hui, à Fâtima, tout le monde se confesse ! Allez le chercher et venez tous ici.

Tandis que la femme cherche son fils dans la foule, arrive le prêtre, pour entendre la confession d'Antoine. Elle fut pour lui la cause d'une indicible consolation, que partagea le confesseur en voyant les excellentes dispositions de son pénitent.

A ce moment, se présente le fils.

— Emmanuel, ton père se confesse, il faut te confesser aussi, pour que vous communiez demain tous ensemble.

— Mon père est en train de se confesser ?

— Oui, actuellement. Le prêtre est encore là.

— Alors... si vous voulez... moi aussi...

Après la confession, il paraissait un agneau et voulait parler avec son père. On le conduit dans la chambre. Mais à peine en a-t-il franchi le seuil qu'il s'arrête confus, le chapeau à la main et les yeux fixés sur la pointe de ses souliers.

— Papa, dit-il, ne sois plus fâché avec moi. Pardonne-moi tout.

Le père, de son côté, répond les larmes aux yeux

— Viens ici, Emmanuel ; c'est à toi de me pardonner, j'ai été si méchant envers toi !

La grâce et, avec elle, les bénédictions divines sont descendues sur cette famille, par l'intercession de Marie.

Le lendemain, ils communierent tous ensemble, pour la première fois, et assistèrent pleins de joie à toutes les cérémonies.

Avec quels regrets ils partirent de ce lieu béni !... Au point que, le mois suivant, ils étaient là de nouveau pour remercier la Vierge très Sainte du bonheur jamais éprouvé jusqu'ici et témoigner à la « servite », qui avait été l'instrument de la miséricorde de Marie, toute leur reconnaissance.

Trois ménages régularisés. — Que d'exemples semblables on pourrait citer, si la place et la discrétion le permettaient ! Au reste, c'est la caractéristique de la Vierge de Fátima : où Elle entre, Elle fait l'office de « Missionnaire ».

Le célèbre littérateur portugais, le D^r Lopes Vieira, dont il a été question à propos du grand prodige, p. 242, en reconnaissance d'une grâce extraordinaire, non seulement s'est fait inscrire parmi les « servites », dont il est un des plus assidus et plus zélés au service des malades, mais il a voulu encore élever, en l'honneur de la Vierge, une très élégante chapelle, regardant l'Océan Atlantique, dans sa villa de St-Pierre-de-Moel.

La veille de l'inauguration, un habitant d'un village voisin vint lui faire une visite et lui dit :

— Docteur, demain c'est la fête de notre Vierge... On dit que Monseigneur viendra pour la bénédiction...

— Justement ! Il est même déjà arrivé.

— Voici, Docteur... je voudrais vous demander un service, si cela ne cause pas trop de dérangement.

— Dites toujours.

— J'ai pensé... comme ma femme et moi nous ne sommes mariés que civilement, si vous vouliez être assez bon de prier Monseigneur de nous administrer le sacrement de mariage, ici même, dans votre chapelle.

Inutile de dire que le docteur offrit de faire lui-même toutes les démarches, trop heureux de voir que la Sainte Vierge agréât ainsi sa dévotion.

Mais sa joie devait se tripler, car avant le soir, deux autres ménages, non moins distingués, se présentaient dans le même but. C'est ainsi que la Très Sainte Vierge commen-

çait sa mission en ce lieu ; Elle apportait la grâce de Dieu à trois familles par le mariage chrétien aux parents et le baptême à leurs enfants. Et la mission de Marie dans cette chapelle ne cesse de porter des fruits abondants.

... Et in hora mortis nostrae. — Pour combien de personnes arrivées impénitentes aux portes de l'éternité, Fàtima a-t-il été la clé du Paradis ! Deux ou trois exemples seulement.

Le premier est extrait d'une lettre écrite de Setubal, le 18 juillet 1928 :

« ... Grâce au journal *Voz da Fàtima* et à l'eau bénite de ce lieu, nous avons eu ici plusieurs guérisons et, ce qui est plus important, plusieurs conversions. J'avais envoyé un peu d'eau de Notre-Dame de Fàtima, pour qu'il en bût, à un tuberculeux sans religion aucune et qui s'était marié civilement ; il ne voulait pas entendre parler de confession, alors qu'il était presque sur le point de mourir. Il but un peu de cette eau et, le lendemain, il demanda à se confesser. Il reçut ensuite le Sacrement de mariage et mourut, deux jours après, dans des sentiments de foi tels qu'ils faisaient l'édification de tous. »

Marius dos Santos, âgé de trente-cinq ans, et demeurant à Porto, était réduit à l'extrémité par la tuberculose, mais ne voulait pas se confesser, ni même « voir l'ombre d'un prêtre », disait-il.

Une dame pieuse, s'intéressant au salut éternel de cette âme, la recommande avec grande foi, un 13 février, à Notre-Dame de Fàtima, avec promesse de publier la grâce, si le malade demande spontanément les sacrements. Le matin du 20, le malade, sans que personne ne lui en ait soufflé mot, demande un prêtre, se confesse, reçoit le saint Viatique en pleurant de douleur et de dévotion. Trois jours après, il mourait dans les mêmes excellentes dispositions.

Le 13 septembre, le vice-recteur du collège Antonio Vieira (Bahia, Brésil) faisait le récit de certaines grâces reçues là et écrivait :

« En octobre 1928, un vieillard, grand-père de trois de nos élèves, avait été admis à l'hôpital portugais. C'était dimanche et l'on faisait, dans notre chapelle, la neuvaine de Notre-Dame de Fàtima. Le prédicateur parla de l'effi-

cacité de l'intercession de Marie, pour obtenir aux malades obstinés la grâce des derniers sacrements. Au milieu du sermon, le plus grand des trois petits-fils vient auprès de moi me demander une médaille de la Vierge de Fátima, pour la donner à son grand-père qui, bien que dans un état très grave, ne veut pas recevoir les sacrements. Je la lui donne et l'enfant part aussitôt. Après le sermon, je demande à tous une prière pour que les paroles du prédicateur se réalisent dans le cas présent.

« Résultat surprenant ! Une demi-heure après, on nous téléphone de l'hôpital que le malade, en voyant un prêtre, son ami, venu lui faire une visite, avait demandé de lui-même et reçu les sacrements : il avait rendu peu après le dernier soupir, *in osculo Domini*. »

Signalons enfin le récit de la *Voz da Fátima* du 13 novembre 1935, d'après lequel la conversion de la reine Astrid de Belgique aurait été obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Fátima.

Miracles du corps, miracles de l'esprit, quels sont les plus démonstratifs de la puissance et de la bonté de Marie ?... Renvoyer guéri le paralytique ou de Saul le pharisien faire Paul, l'apôtre des Gentils, quel est le plus grand des deux prodiges ?

N'est-ce pas le second ?... Mais, pour ces miracles-là, il n'existe pas de Bureau des Constatations. Ils sont seulement inscrits au céleste Livre de Vie.

CHAPITRE IV

« LE PLUS GRAND MIRACLE »

Il y a des conversions individuelles : elles sont très laborieuses à obtenir. On voit aussi des conversions collectives de familles, de communautés, de villages : combien rares et combien difficiles !

Mais qui dira l'abondance de grâces que suppose la conversion, le redressement de tout un peuple, de toute une nation ?

Ce miracle des miracles, nous pouvons dire sans hésiter que Notre-Dame de Fàtima l'a accompli, au XX^e siècle, en faveur du Portugal.

Avant 1917

Au XVIII^e siècle commença à décliner la grande splendeur du Portugal qui, depuis la découverte du Nouveau Monde, dominait les mers, s'était constitué un grand empire plein de richesses et avait planté sur tant de terres lointaines la croix du Christ.

Ce déclin coïncide avec le début de l'influence maçonnique dans le gouvernement du pays. Le nom de Pombal, persécuteur des Jésuites, est resté tristement célèbre.

A la faveur de l'invasion napoléonienne, les idées de la Révolution française pénétrèrent au Portugal. Le roi Jean VI s'étant réfugié dans sa colonie du Brésil, son absence ne favorisa pas l'ordre public.

Pour chasser les Français de la Péninsule, les Anglais débarquèrent, puis s'éternisèrent dans le pays. Beresford s'intitula régent du royaume.

En 1820, Jean VI revint enfin du Brésil et Beresford rentra en Angleterre. Les *Cortès* votèrent une Constitution conforme aux idées nouvelles, dites libérales.

Cependant, dom Pedro, fils de Jean VI, resté sur le nouveau continent, se proclama empereur du Brésil.

Lorsque son frère, dom Miguel, devint roi du Portugal, la guerre éclata entre eux (1828). Dom Pedro réussit à s'emparer du pouvoir. Pour mieux y parvenir, il avait promis un « ordre nouveau ». Cela se traduisit par des représailles contre le clergé qu'on accusait d'avoir soutenu le vaincu. Les relations avec le Saint-Siège furent rompues. Bientôt, tous les Ordres religieux furent chassés du pays (Ministère Aguiar, 1834).

Cette situation troublée dura jusqu'en 1842. Alors, il se produisit une sorte de restauration religieuse. L'Eglise, jouissant d'une liberté relative jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on assista à la reconstitution de quelques Ordres religieux et à l'épanouissement d'une vie catholique assez intense, surtout dans les provinces du Nord.

Malheureusement, la presse, qui se développait, était presque toute aux mains des libéraux, c'est-à-dire des francs-maçons. La classe ouvrière, principalement dans les faubourgs de Lisbonne et de Porto, était travaillée par la propagande de la Libre-Pensée et embrigadée dans des organisations maçonnisantes. L'atmosphère était lourde de menaces.

En 1891, on vit une tentative d'installation de la République, à Porto. En 1901, il y eut une poussée de sectarisme, dont furent principalement victimes les Congrégations religieuses.

Pendant ce temps, la monarchie, par sa faiblesse, préparait l'abîme où elle allait sombrer. Il se créait çà et là des « Cercles républicains » qui étaient, en réalité, de véritables cellules de *carbonari*, et qui maintenaient dans le pays une agitation périodique. En 1906, João Franco parvint à rétablir l'ordre. Mais deux ans après, les fanatiques, qui n'étaient pas plus de dix mille dans le pays, réussirent à assassiner le roi Dom Carlos, et finirent par faire la révolution en 1910. Force d'ailleurs serait restée à la loi sans un malheu-

reux concours de circonstances qui favorisa les émeutiers au moment même où ils croyaient avoir échoué.

Trois jours après le départ de Manuel II, la république était proclamée (8 octobre 1910).

Le nouveau gouvernement se montra, dès l'abord, violemment antireligieux¹. Ce fut à peu près tout ce que la révolution apporta comme bienfaits et comme nouveauté au peuple portugais. Dès le 11 octobre, les lois de Pombal et celles d'Aguiar contre les religieux étaient remises en vigueur. Les décrets avaient d'ailleurs été préparés d'avance.

Bientôt, les rapports avec le Saint-Siège sont rompus, les biens d'Eglise confisqués, etc. Les évêques qui osent rejeter ou même critiquer les mesures injustes prises par le gouvernement en matière religieuse sont chassés de leurs évêchés.

Le 20 avril 1911, fut votée la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elle était mauvaise ; elle fut appliquée avec un sectarisme pire encore. Les protestations des prêtres et des évêques amenaient des représailles et des bannissements².

¹ Deux prêtres, les abbés Barros Gomès et Frague, périrent dans les troubles de la Révolution.

² Pour donner une idée de l'atmosphère qu'on respirait alors au Portugal, citons le journal officiel de la République, *Diario do Governo*, du 29 décembre 1911 :

« ARTICLE PREMIER. — Il est interdit au patriarche de Lisbonne Antonio Mendès Belo, à l'archevêque de Guarda, Manuel Vieira de Matos, à l'administrateur de l'Evêché de Porto, doyen Manuel Luis Coelho da Silva, de résider dans les limites des districts de Lisbonne, Castelo Branco et Porto. De plus, ils perdent les avantages matériels de l'Etat auxquels ils peuvent avoir droit, sans préjudice de ce qui se trouve ordonné au *Diario do Governo* du 24 novembre dernier.

« ART. 2. — Il leur est accordé un délai de cinq jours, à partir de la publication de ce décret au *Diario do Governo*, pour sortir des districts désignés. »

Le 8 mars précédent, un décret avait destitué Mgr Antonio de José Sousa Barroso, évêque de Porto.

De 1910 à 1913, le Portugal allait vivre trois années de terreur, de complots continuels, de désagrégation nationale. Malgré tout, le peuple restait foncièrement chrétien et attaché à ses pratiques religieuses traditionnelles, sauf peut-être les milieux ouvriers des grandes villes. Comme en France, à cette époque, le gouvernement ne représentait pas la véritable opinion populaire, mais celle d'une minorité, organisée et tyrannique.

Celle-ci se croyait assurée de la victoire définitive. Le 26 mai 1911, dans une assemblée solennelle tenue par la Maçonnerie portugaise, en présence d'un délégué des Loges françaises, l'auteur de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, M. Alfonso Costa, devenu président du Conseil des Ministres, osait proférer cet oracle blasphématoire : « Grâce à cette loi, avant deux générations, le Portugal aura éliminé totalement le catholicisme qui est la principale cause de la triste situation où se débat notre pays. »

La politique de haine et de division amena une série de troubles graves, de convulsions violentes, provoqués par les rivalités des partis. Au fond, c'était l'anarchie avec son cortège de misères et de ruines. *De 1910 à 1926, on a compté seize révolutions sanglantes et quarante-trois changements de ministère!... Un vrai chaos.* M. Salazar a caractérisé cette période : « Un désordre qui n'était pas seulement un manque d'ordre, mais l'alliance de tous les éléments positifs de désagrégation, de ruine, de dissolution nationale¹. »

L'impiété maçonnique profitait du désordre pour semer l'irrégion dans les masses. La liberté du culte souffrait de nombreuses entraves ; l'exercice des œuvres et de l'apostolat était à peu près impossible. Les Ordres religieux étaient supprimés. Plusieurs Séminaires étaient fermés ; les autres se vidaient peu à peu et le clergé, appauvri et enchaîné, était, de plus, en nombre insuffi-

¹ *Discours*. t. II, p. 24. Coïmbre, 1937.

sant pour maintenir une vie religieuse profonde¹. La presse catholique, étouffée, se réduisait à quelques hebdomadaires provinciaux sans influence sérieuse sur les masses.

Les temps étaient mauvais, l'avenir plus sombre encore. De nombreux symptômes de décadence auraient pu faire craindre, non pour le sort de la religion qui a les promesses divines, mais pour ce pays alors bien malheureux et bien divisé.

Au spectacle des ruines qui s'accumulaient à la suite des lois antireligieuses, un vieux républicain incroyant, Guerra Junqueiro, osait appeler l'auteur de la loi de Séparation : « Le grand délinquant national. »

Et la secte maçonnique ne cachait pas son plan : faire la révolution en Espagne en se servant du Portugal comme tremplin, pour établir ensuite dans la péninsule la République ibérique, impie et maçonnisante. Nulle force humaine ne semblait pouvoir arrêter la marche fatale des événements.

En mars 1916, les dirigeants portugais se laissèrent entraîner dans la guerre européenne. Les finances du pays, déjà fort obérées, ne purent supporter ce nouveau choc : c'étaient la ruine et la faillite à brève échéance.

¹ De ce point de vue, le Portugal se divise en trois parties bien distinctes et très différentes, correspondant aux trois Archevêchés : Braga (nord), Lisbonne (centre), Evora (sud). La densité du clergé, suffisante dans le nord, va en diminuant très considérablement vers le sud du pays. En 1933, la province de Braga comptait 7 diocèses, 2536 paroisses et 2618 prêtres ; celle de Lisbonne : 4 diocèses, 870 paroisses et 950 prêtres ; celle d'Evora : 3 diocèses, 360 paroisses et seulement 176 prêtres. La superficie de ces trois provinces est, par ailleurs, sensiblement égale, mais non le chiffre de leur population.

Le Gouvernement révolutionnaire n'avait laissé subsister que trois Séminaires Braga, Coïmbre et Evora.

Après 1917

Or, voilà que, tout à coup, dans le courant de l'hiver 1917-18, le Portugal donne des signes évidents d'apaisement et de relèvement.

Le 28 octobre 1917, *O Seculo*, journal naguère antireligieux, ose publier une protestation du vicomte de Montelo, au nom des catholiques de Santarem, contre l'attentat sacrilège de la Cova da Iria et la manifestation burlesque de Santarem. Les temps seraient donc changés ?

Le coup d'Etat de Sidonio Pais inaugure une politique de réparation¹. Quelques évêques encore bannis sont rappelés ; certaines dispositions légales, particulièrement odieuses, sont rapportées.

En février 1918, les évêques portugais tiennent une réunion à Lisbonne et ils peuvent écrire au Pape Benoît XV que la situation de l'Eglise au Portugal s'améliore un peu. Le Souverain Pontife répond à cette lettre, le 29 avril et, dans sa réponse, nous trouvons une déclaration dont les termes méritent de retenir l'attention des historiens de Fátima.

Ayant exprimé sa persuasion que la situation désastreuse de l'Eglise au Portugal ne pouvait durer, le Pape ajoute : « Cet espoir était confirmé surtout par la dévotion ardente de votre peuple pour la Vierge Immaculée, dévotion qui ennoblit si grandement cette portion du troupeau du Christ. Une telle dévotion méritait, en vérité, un *secours extraordinaire (singulare quoddam auxilium)*, de la part de la Mère de Dieu². »

Ces mots *singulare quoddam auxilium* semblent bien être une allusion aux apparitions de la Cova da Iria dont le Pape avait eu connaissance par les rapports du Nonce apostolique. On était habitué, au Vatican,

¹ Pais prit le pouvoir le 8 décembre 1917, première fête de l'Immaculée Conception après les apparitions.

² *Acta Apostolicae Sedis*, 1918, p. 230.

à ne recevoir du Portugal que de mauvaises nouvelles. Aussi, l'annonce de ces événements merveilleux faisait penser tout naturellement, en faveur de ce peuple malheureux et bon, à une miséricordieuse intervention de Marie venant à son secours par des chemins extraordinaires, des moyens exceptionnels.

Et peut-être aussi, le Pape, si préoccupé du problème de la paix, pouvait-il voir dans le message de Fátima demandant la prière pour que la guerre cesse, une réponse de Marie à sa lettre du 5 mai précédent, une intervention du Ciel en faveur de ses efforts pacifiques.

Cependant, au Portugal, la situation continue de s'améliorer. La loi de Séparation est refondue et corrigée ; on organise l'aumônerie religieuse pour les soldats de la Grande Guerre. Le 10 juillet, les relations diplomatiques avec le Saint-Siège sont rétablies par la nomination simultanée d'un nonce à Lisbonne et d'un ministre du Portugal au Vatican.

En décembre 1918, Sidonio Pais est assassiné par les sectaires. Les luttes politiques reprennent ; il y a des tentatives de retour à l'anticléricalisme ; elles échouent et nul gouvernement n'osera plus reprendre ouvertement la persécution religieuse. Enhardis par les événements de Fátima, les catholiques osent s'organiser. Même avant la création de l'Action catholique par Pie XI, on voit naître de nombreuses associations d'apostolat social.

En 1926, l'épiscopat peut tenir un Concile national, le premier des temps modernes. A la fin mai, un Congrès marial est organisé à Braga.

Le 28 de ce même mois, le maréchal Gomès da Costa, avec les généraux Carmona et Cabeçadas, par un pronunciamiento, établissent un triumvirat militaire et chassent les francs-maçons du pouvoir¹. En 1928, le

¹ En 1936, dans un discours pour le dixième anniversaire de la Révolution nationale, M. Salazar mettra en relation la réussite du coup d'Etat militaire avec les prières du Congrès de Braga.

général Carmona, ayant assumé tout seul le pouvoir, fit appel pour le ministère des finances à la personnalité, au catholicisme si marqué, de M. Oliveira Salazar, professeur de droit à l'Université de Coïmbre¹.

Le nouveau ministre s'appliqua d'abord à relever les finances et l'économie. Mais bientôt son autorité s'affirmait dans tous les domaines d'une manière incontestée. Depuis lors, ce « dictateur en veston » gouverne, dans l'ordre et la paix, ce pays naguère si troublé.

Le 12 mai 1929, M. Salazar, avec le chef de l'Etat et d'autres membres du gouvernement, vint faire son pèlerinage à la Cova da Iria et mettre le pays tout entier sous la protection de Celle qui était apparue là douze ans plus tôt.

Le vœu anticommuniste

Survint, en 1936, la terrible révolution qui mit à feu et à sang l'Espagne voisine. Rien n'était plus à redouter que la contagion d'un pays à l'autre. Or, pendant cette tourmente, le communisme international ne put réussir à troubler sérieusement un seul jour la vie politique et sociale de la nation portugaise.

¹ M. Salazar, dans l'espoir de se rendre utile à son pays, s'était fait élire député en 1921. Mais découragé par le spectacle du parlementarisme d'alors, il n'avait siégé qu'un jour.

En 1927, appelé au Ministère des finances, il y arrive un samedi et, aussitôt, il demande carte blanche pour appliquer les méthodes qu'il expose au chef de l'Etat. Celui-ci hésite. Salazar repart le lendemain.

Cependant, le Portugal, dans la lamentable situation économique et financière où il se trouve, est contraint de demander un emprunt à la Société des Nations. L'emprunt est accordé, à la condition que l'administration du pays sera contrôlée par une grande nation. Le délégué portugais repousse cette condition humiliante. Le général Carmona rappelle de nouveau Salazar, lui laissant toute liberté d'agir à sa guise. L'indépendance nationale était sauvée !

Quelques semaines avant l'explosion du cataclysme en Espagne, c'est-à-dire en mai 1936, pendant leur retraite annuelle à la Cova da Iria, tous les évêques du Portugal, préoccupés des progrès incessants de la propagande communiste qui tendait à faire de la péninsule ibérique une colonie soviétique, promirent collectivement à la Vierge de Fátima d'organiser un pèlerinage national extraordinaire, en mai 1938, pour consacrer à son Cœur Immaculé le pays tout entier, si Elle daignait préserver la « Terre de Sainte Marie » du terrible fléau du communisme sans-Dieu.

Les événements postérieurs sont bien connus. Deux mois après ce vœu, en Espagne, c'était la révolution communiste de juillet avec son monstrueux programme : extermination du clergé séculier et régulier, suppression implacable de tous les éléments d'ordre, complet anéantissement de la religion catholique et même de tout ce qui, dans les trésors publics et privés de l'histoire, de l'art et de la science, pouvait la rappeler !...

Puis la guerre civile, toute l'Espagne devenue un champ de bataille où s'accumulent, pendant deux ans et demi, les massacres, les calamités et les ruines.

Pendant ce temps, malgré les efforts, avoués ou cachés, du sans-dieuisme international, la paix et l'ordre ne cessent pas de régner au Portugal, permettant à ce pays de poursuivre tranquillement la conquête de la prospérité matérielle et du progrès moral.

Au Carême de 1937, les évêques publièrent une lettre collective sur *le Communisme et quelques graves problèmes de l'heure présente*, lettre dans laquelle les prélats rendaient public le vœu de l'année précédente.

Si, comme le prévoyait le plan des Soviets, le Portugal s'était jeté dans la révolution communiste avant ou en même temps que l'Espagne, la victoire de l'ordre dans ce pays eût été bien difficile, sinon impossible, et l'incendie révolutionnaire aurait pu, de la péninsule en feu, s'étendre à toute l'Europe.

Il fallait donc accomplir le vœu de 1936. L'évêque et le peuple le firent dignement.

On peut dire que, pour le 13 mai 1938, toute la nation prit le bâton de pèlerin et vint aux pieds de la céleste Dame de Fátima lui offrir humblement ses hommages de profonde reconnaissance.

Vingt archevêques et évêques, autour de S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, et un demi-million¹ de fidèles renouvelèrent leur consécration et celle de la Patrie au Cœur Immaculé de Marie, dans son sanctuaire béni.

Le même jour, dans tout le pays, des centaines de milliers de fidèles, en union avec les pèlerins et formant avec eux un seul cœur et une seule âme, rendaient dans leurs églises respectives les mêmes hommages d'amour, de reconnaissance et de fidélité à la Vierge Très Sainte.

Et maintenant...

Dans un ouvrage de ce genre, il n'est pas possible d'exposer le bilan complet de la situation — religieuse et sociale — du Portugal en 1941. Il nous suffira de montrer, par quelques traits principaux, le caractère exceptionnel — anormal, peut-on dire en ce temps où le normal est devenu une sorte de mythe — de cette situation.

Mentionnons d'abord la signature du Concordat avec le Saint-Siège en pleine guerre européenne (1^{er} juin 1940), concordat le plus parfait, sans doute, qu'aient jamais signé les diplomates du Vatican et qui apporte au Portugal la promesse d'une longue période de paix civile, de progrès religieux et social.

Sur tous les points où l'on pourrait craindre des heurts entre les deux pouvoirs, les solutions les plus

¹ Cela fait un habitant sur douze, si l'on tient compte seulement du Portugal continental. Pour la population de la France, cela ferait trois millions trois cent mille pèlerins.

heureuses interviennent. Citons, par exemple, cette clause si opportune : « L'enseignement donné par l'Etat dans les écoles publiques sera orienté selon les principes de la morale et de la doctrine chrétiennes traditionnelles dans le pays. En conséquence, l'enseignement religieux sera donné dans les écoles publiques élémentaires, complémentaires et moyennes, aux élèves dont les parents ne s'y seront pas opposés. »

Le mariage religieux obtient ses effets légaux par le seul fait de la notification aux fonctionnaires de l'Etat. Le divorce est supprimé entre époux catholiques mariés canoniquement. Le droit de posséder, acquérir, administrer des biens est reconnu aux Associations et Institutions religieuses, etc.

Le Concordat est complété par un accord missionnaire qui, sans être tout à fait le premier du genre, pourra être considéré comme une initiative digne d'imitation en matière de droit international.

Un tel acte, s'il est un point de départ, fut aussi une résultante. Les peuples ont le gouvernement — et aussi les lois — qu'ils méritent. C'est la vie profondément religieuse du peuple portugais qui a rendu nécessaire et comme naturelle la conclusion d'un tel accord.

Cette vitalité religieuse, c'est ce qui frappe le plus le voyageur étranger. La foi est professée partout ouvertement et avec fierté. Les Sacrements sont en honneur dans toutes les classes de la société. Les premiers vendredis et samedis et les treize de chaque mois sont des jours de communion habituelle pour une proportion très considérable et toujours grandissante de fidèles.

Les œuvres de jeunesse et d'apostolat se sont fondées et se développent partout. La Croisade eucharistique est organisée dans toutes les paroisses. Les divers mouvements spécialisés de l'Action catholique, travaillant en extension et en profondeur, exercent sur l'âme du pays une influence lente, mais profonde. Offi-

ciellement organisée par l'épiscopat, en 1933, sous l'égide du Christ-Roi et de Notre-Dame de Fàtima, cette Action catholique comptait, l'an dernier, deux mille trois cents sections groupant cinquante-cinq mille militants. Ceux-ci encadrent la foule immense des Croisés de Fàtima qui sont plus d'un demi-million.

L'Action catholique possède divers organismes communs à tous les mouvements : un secrétariat de presse et de propagande, un autre pour le cinéma et la radio, un troisième pour les questions économiques et sociales. Elle a pu créer un poste d'émission de T. S. F., intitulé Radio-Renaissance.

Un des plus heureux symptômes de relèvement, c'est l'accroissement très considérable du nombre des vocations. Tel séminaire qui comptait trente élèves arrive maintenant à la centaine et tel qui en avait soixante ou quatre-vingts, dépasse les deux cents¹ !

Le progrès est analogue dans les Ordres religieux et les Congrégations. En 1910, tous les religieux et religieuses ont été chassés. A partir de 1918, certains ont pu rentrer. En 1934, le *Dictionnaire de théologie catholique* donne le chiffre total de trois cent soixante-dix religieux prêtres, pour l'ensemble du pays. En 1941, les Pères de la Compagnie de Jésus, à eux seuls, atteignent presque ce chiffre. Au total, on comptait plus de mille trois cents religieux : en huit ans, l'effectif a quadruplé !

Pour les communautés féminines, citons seulement le cas des Sœurs Dorotheés, auxquelles appartient Lucie de Jésus. En 1917, l'Asilo de Vilar, où la voyante devait faire plus tard ses études, était le seul établissement qu'elles avaient pu maintenir ouvert, en se sécularisant, avec des maîtresses apparemment laïques. Or, en 1934, l'Annuaire de cette Congrégation men-

¹ En 1911, Magalhães Lima, chef de la Maçonnerie portugaise, prophétisait : « Avant quelques années, il n'y aura plus aucun jeune homme qui veuille se faire prêtre, en Portugal, et les séminaires resteront vides. »

tionnait une quinzaine de grands établissements : pensionnats, écoles, orphelinats, ouvroirs et même un collège universitaire ; et depuis, d'autres fondations sont survenues ¹.

La presse catholique ne pouvait, dans un tel milieu, que prendre une grande extension. En particulier, le quotidien de Lisbonne, *Novidades*, lui fait le plus grand honneur. Et nous avons déjà dit que le mensuel *Voz da Fátima* tire à 350 000 exemplaires ².

Comment parler du Portugal actuel sans mentionner ces grandes manifestations de foi populaire qui, comme les meetings monstres de certains pays, groupent des centaines de milliers de fidèles et où, le monde officiel se mêlant à la foule des pèlerins, les membres du gouvernement côtoient le plus humble citoyen ?

Quel autre peuple présente ce spectacle ? On le constate non seulement à Fátima, mais en d'autres endroits. L'été dernier, il s'est tenu, à Braga, un *Congrès des Vocations et des Séminaires*. Des manifestations de ce genre ont groupé, en France, pour leurs assemblées les plus solennelles, de deux à trois mille fidèles. Le Congrès de Braga se termina par une messe en plein air, à laquelle assistaient *deux cent mille* personnes ³.

Chose remarquable ! Liberté absolue est laissée par la loi à toutes les opinions philosophiques et religieuses. Malgré cela, la Libre-Pensée a disparu comme organisation. A Lisbonne et Porto, il reste encore quelques fanatiques irréductibles et isolés, anciens adhérents des « Cercles républicains » ; mais la foi conquérante les gagne eux aussi l'un après l'autre. Dernièrement, S. Em.

¹ *L'Anuario Catolico* de 1941 donne le total de 1321 religieux profès et 3815 religieuses professes.

² Une exposition de presse catholique, en décembre 1942, a groupé 5 quotidiens (dont 2 de Lisbonne), 33 hebdomadaires, 20 autres périodiques, 14 bulletins de groupements d'Action catholique, et les revues diverses, dont la revue *Stella*, éditée à Fátima, pour réagir contre les abus de la mode.

³ *La Croix*, 21 août 1941.

le cardinal Cerejeira déclarait à un journaliste français¹ : « C'est à peine si dans tout le pays vous parviendriez à réunir une poignée d'ennemis de la religion. »

Nous ne voulons pas quitter notre terrain propre pour faire le tableau du Portugal économique et social. Mais quelle merveille de trouver, dans une Europe ensanglantée et dévastée, cet îlot inviolable de paix et de prospérité ? La natalité y est florissante ; avec sa moyenne de 26,7 naissances annuelles par mille habitants, le Portugal tient en Europe le deuxième rang. Les finances sont maintenant prospères et c'est le seul pays d'Europe où, en cette année 1941, le rationnement alimentaire soit encore inconnu. Et depuis quatorze ans, il jouit d'une telle continuité gouvernementale et d'un tel calme politique qu'il n'a pas vu même un renversement de ministère !

La Cause ?

Dans de nombreuses études sur le Portugal — qui, heureusement, trouve un regain d'actualité dans la presse française —, on parle de la restauration morale et matérielle du pays, sans en rechercher la cause ou sans indiquer la véritable. Ce parti pris de discrétion se rencontre même dans des publications catholiques. Le *Dictionnaire de théologie* de Vacant-Mangenot² fait de l'histoire religieuse du Portugal un résumé analogue au nôtre. Il intitule même un alinéa : « La rénovation catholique », et de cette rénovation, il met le début, comme nous, au cours de l'hiver 1917-18... Et il ne nomme même pas Fàtima !...

Pourtant, pour tout esprit non prévenu, l'évidence proclame la cause de cette transformation du Portugal ; ce qu'on appelle « l'expérience portugaise » ne se comprend pas sans Fàtima !

¹ M. Christian de Caters.

² Au mot « Portugal », t. XXI, col. 2612 (fascicule paru en 1934).

Car il faut expliquer pourquoi, en moins d'une génération, la vie religieuse et nationale du pays a totalement changé d'aspect ; pourquoi le catholicisme, naguère persécuté, voit une efflorescence telle qu'il n'en avait jamais connue dans les siècles passés ; pourquoi le sentiment religieux imprègne et domine maintenant toute la vie sociale, économique, politique du pays ; pourquoi le Portugal s'est arrêté tout à coup dans sa descente vers l'abîme et marche, dans le calme et la paix, vers le rétablissement de son ancienne splendeur ; pourquoi le pays de la révolution à l'état endémique est devenu celui de la stabilité gouvernementale ; pourquoi ce pays est un des rares en Europe où l'on ait su allier l'ordre et la liberté ; pourquoi il est aussi un des seuls, depuis un quart de siècle, qui ait été préservé de toute guerre civile et étrangère ; pourquoi, au milieu de la tempête et du désarroi général, ainsi que le disait récemment un journaliste français, « pour le voyageur étonné, le Portugal se présente comme un dernier et merveilleux vestige des paradis perdus ¹ ». Tout autant d'énigmes qu'il faut résoudre.

Le même écrivain parle, il est vrai, de *miracle portugais*. Mais il s'agit, dans sa pensée, d'un miracle tout naturel, d'un « miracle de volonté », attribuable uniquement à l'inflexible énergie de Salazar.

D'autres publicistes français, se plaçant surtout au point de vue de la restauration religieuse, en attribuent le mérite au zèle ardent de l'épiscopat et à l'organisation de l'Action catholique.

Pour nous, nous sommes persuadés que ni M. Salazar, ni Nosseigneurs les Evêques ne nous démentiront si nous faisons de ce double « miracle », religieux et national, un vrai miracle de Dieu, obtenu par la miséricordieuse bonté de Notre-Dame de Fátima.

Sans Fátima, Salazar n'eût pas été possible. Il n'aurait pas été appelé au gouvernement ; il n'aurait pu

¹ HUBERT BEUVE-MÉRY, dans *Temps nouveaux*.

arriver au premier rang du pouvoir et encore moins s'y maintenir. Certes, il a relevé les finances, mais il n'y a réussi qu'en accablant tout d'abord le pays d'impôts. Pourquoi a-t-on accepté ces lourds sacrifices, tout en gémissant cependant ? Sinon parce que, grâce à Fátima, l'atmosphère était plus chrétienne, les idées plus assagies, les passions calmées, les âmes changées.

Salazar a rétabli l'ordre dans le domaine politique et social, mais ce fut en écrasant les éléments de désordre, lesquels, auparavant, triomphaient toujours. Il a même réussi cette pacifique révolution sans le concours d'aucune formation para-militaire de parti de masse, sans violence ni démonstration de force. Pourquoi cela ? Sinon parce que *maintenant* le pays transformé l'appuyait tout entier.

Salazar, d'ailleurs, serait-il le chef qu'il est s'il n'était pas l'austère et pieux catholique que l'on connaît ? Un de ses compatriotes a pu dire : « Il porte le pouvoir comme un chrétien porte sa croix ¹ ». Et un Français ajoute : « Une grande certitude est en lui et elle vient à Salazar de son catholicisme ² ». Le secret de sa force, c'est donc sa foi !

Avant même le malheureux Sidonio Pais, João Franco, sous le règne de dom Carlos, avait, lui aussi, essayé de relever le pays par l'autorité. Il n'avait abouti, comme Primo de Rivera en Espagne, qu'à provoquer la chute de la monarchie et à hâter la révolution.

Le relèvement national fut donc conditionné par la transformation religieuse du peuple portugais. Mais de celle-ci Nosseigneurs les Evêques eux-mêmes refusent de s'attribuer le mérite. Il y avait des évêques aussi au Portugal lorsque la Libre-Pensée écrasait le pays et on ne leur fera pas l'injure d'incriminer

¹ CARNEIRO PACHECO, dans *Portrait de Chef*.

² Ch. CHESNELONG, dans les *Etudes*, 1939, p. 38.

leur zèle, eux qui souffrirent tant pour rester fidèles et défendre la foi de leurs ouailles.

Les évêques actuels, d'ailleurs, ne manquent pas d'avoir recours aux lumières et aux grâces de la Vierge de Fátima, puisque chaque année, depuis 1934, ils se réunissent auprès d'Elle pour suivre les exercices spirituels d'une retraite de dix jours dans l'enceinte de son Sanctuaire.

Quant aux succès de l'Action catholique, qui oserait dire qu'ils ne sont pas dus à la bénédiction de Notre-Dame du Rosaire ? Ce ne serait pas, en tous cas, les dirigeants des divers mouvements spécialisés, puisque eux aussi viennent annuellement se retremper dans le surnaturel, dans la maison de retraites fermées de la Cova da Iria¹ et puisqu'ils aiment conduire leurs adhérents en ce lieu béni. C'est Marie qui, par son intervention miraculeuse, a défriché le terrain et préparé les meilleurs contingents de la nouvelle armée de Dieu.

Oui, les apparitions de la Vierge aux pastoureaux d'Aljustrel, en 1917, sont le principe de tout ce mouvement régénérateur².

Très discrètement, la voix du Vicaire du Christ ne nous avertit-elle pas que là se trouve la solution de l'énigme ?

Dès 1918, Benoît XV, en parlant de ce « secours extraordinaire » apporté par Marie au Portugal, ne faisait-il pas allusion aux événements de Fátima ? Et cette même année, par un pressentiment providentiel des importantes suites qu'ils auraient, ne rétablissait-il pas le diocèse de Leiria, supprimé jadis parce que trop petit ?

¹ Le nombre des retraitants dépasse maintenant le millier chaque année.

² Le vicomte de Montelo a remarqué qu'en 1910-1912 bien des catholiques portugais, qui durent émigrer, vinrent se réfugier à Lourdes et qu'ils y prièrent avec ferveur Marie Immaculée de sauver le Portugal (*Fátima, O Paraíso na Terra*, p. 16).

Pie XI, lui aussi, employait un langage analogue à celui de son prédécesseur. Le 10 novembre 1933, répondant à l'épiscopat portugais au sujet de l'organisation de l'Action catholique, il écrivait : « Sans doute, dans votre nation si florissante par l'esprit chrétien, si riche de monuments et de souvenirs de l'Eglise catholique et à laquelle dernièrement encore la Mère de Dieu a daigné accorder des bienfaits extraordinaires, il ne sera pas difficile de trouver de bons citoyens pour se faire inscrire spontanément et de bon gré dans cette sainte milice de Jésus-Christ ¹.

Paroles bien remarquables. On peut certainement y voir une reconnaissance implicite des faits merveilleux de Fátima par la suprême autorité, formulée avec toutes les réserves de prudence que le Saint-Siège a coutume d'observer dans les cas de ce genre.

Et récemment Pie XII, à l'occasion de la célébration du double centenaire de la fondation et de l'indépendance du Portugal ², faisait, dans sa Lettre apostolique *Sæculo exeunte octavo*, une allusion expresse au secours divin apporté à ce pays par la Vierge de Fátima.

« Dieu bénira, disait-il, le chevaleresque peuple portugais, que protège Notre-Dame de Fátima, la bienheureuse Vierge du Rosaire qui obtint la victoire de Lépante. » Le contenu de la lettre n'appelait nullement ce rappel de Fátima. Volontairement, le Souverain Pontife a dépassé le contexte pour bien marquer sa conviction de l'efficace protection du Portugal par la « Dame » qui se montra à la Cova da

¹ Lettre apostolique *Ex Officios litteris. Act. Apost. Sedis*, XXVI (1934), p. 628.

² Ces fêtes rappelant la fondation (1139) et l'indépendance (1640) du royaume portugais furent célébrées dans la plus intime union de l'Eglise et de l'Etat. L'ouverture et la clôture donnèrent lieu à de grandes solennités religieuses, auxquelles assistaient le chef de l'Etat et les membres de son Gouvernement.

Iria¹. Le Jubilé du 25^e anniversaire des apparitions (mai-octobre 1942) a été pour Pie XII l'occasion de montrer de diverses manières sa confiance envers Notre-Dame de Fàtima (voir partie documentaire, p. 390). Dans son message du 31 octobre, le Saint-Père « avoue que la Mère de Dieu a comblé le peuple portugais de bienfaits réellement extraordinaires ».

En définitive, qui peut mieux juger de la chose que l'épiscopat portugais ? Or, parmi ces prélats, certains qui avaient, parfois longtemps, refusé de voir le surnaturel dans les visions des petits bergers y furent enfin contraints par les merveilles de grâce qui en résultaient pour leurs diocèses. C'est le cas même pour S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, qui l'avouait en 1939 à un religieux français. Il ajoutait que, « pour lui, toute cette transformation du Portugal est due à un secours de la Sainte Vierge qui prend son origine à Fàtima² ».

Cette même conviction, l'épiscopat portugais l'avait déjà proclamée solennellement, à l'automne 1937, dans une lettre collective, invitant le peuple tout entier au pèlerinage d'action de grâces pour remercier Marie d'avoir préservé le pays de la guerre civile et de la lèpre du communisme athée. « Depuis que Notre-Dame, déclare ce document, est apparue en 1917 dans le ciel de Fàtima, une spéciale bénédiction est descendue sur la terre portugaise. Le cycle violent des persécutions s'est fermé et une époque nouvelle de pacification des consciences et de restauration chrétienne s'est ouverte. »

Dans la lettre pastorale collective de 1942, à l'occasion des fêtes jubilaires de Fàtima, l'épiscopat portugais revient avec complaisance là-dessus, et affirme que le

¹ Cette Lettre apostolique contient une autre mention de Notre-Dame de Fàtima que nous citons plus loin, p. 319, en note.

² Article du P. DONCŒUR, dans les *Etudes*, 1939, t. CCXLV, p. 146.

renouveau prodigieux du Portugal *a pour cause* les apparitions de Notre-Dame de Fátima en 1917.

Citons-en quelques passages : « ... Il serait injuste de méconnaître l'action vigilante et patriotique de nos gouvernants, bien dignes de la reconnaissance du pays, à cause de la prudence et du zèle avec lesquels ils s'appliquent à nous tenir éloignés de la guerre. Mais la situation est si délicate, ses complications si imprévues, l'horizon politique si noir, que sans le secours spécial d'En-haut tous les efforts seraient inefficaces. La tempête est trop grande pour être apaisée par des forces humaines !

« Tout en bénissant donc le travail de ceux qui veillent avec dévouement sur le bien public, nous devons chercher plus haut le secret de la bénédiction mystérieuse, qui donne la valeur à leurs efforts et leur assure l'efficacité.

« Y a-t-il un seul Portugais croyant qui ne reconnaisse que notre situation privilégiée est une réverbération de cette lumière que la Sainte Vierge apporta à Fátima, et qu'Elle projeta sur l'âme des trois petits bergers et, par leur entremise, sur le monde entier ? Mais il n'est même pas nécessaire d'être croyant, pour admettre ce fait. Il suffit de constater ce que notre situation a d'extraordinaire, pour reconnaître qu'une puissance plus haute s'étend sur nous, et qu'un Cœur tendre et miséricordieux veille amoureuxment sur le Portugal !...

« Celui qui aurait fermé les yeux il y a 25 ans, pour les ouvrir maintenant, ne reconnaîtrait plus le Portugal, tellement est profonde et étendue la transformation *opérée par* cet humble facteur invisible que furent les apparitions de Fátima ! » — C'est l'évidence même des faits.

Notre-Dame du Rosaire, descendue du Ciel sur la montagne bénie de Fátima, charmée par la ferveur docile et les sacrifices des petits confidents qu'Elle s'était choisis, est allée ensuite — Missionnaire de Dieu — frapper à toutes les portes du pays et a forcé, pour

ainsi dire, par les instances de sa miséricorde, le seuil de chaque foyer. Bien rares sont les familles où l'on n'a pas repris l'antique usage du chapelet quotidien. L'image de Notre-Dame de Fàtima est partout vénérée. Et l'on sait que partout où entre Marie Jésus pénètre aussi.

De cette unanimité nationale à honorer la Reine du Ciel et son divin Fils est née cette admirable concorde sociale et politique qui est, avec la bénédiction du Ciel, tout le secret de la situation particulièrement privilégiée du Portugal. Or, cette unanimité est le fruit de Fàtima.

Au début des événements de la Cova da Iria, les impies riaient de l'enthousiasme populaire ; mais dès le 13 juillet, ils saisirent toute l'importance que pouvait prendre ce mouvement qui risquait de ruiner leur œuvre et de renverser leurs plans. La Loge, alarmée, alerta ses organes et ce fut l'odieuse campagne de dénigrement et de mensonge. De leur côté, les dirigeants catholiques étaient tellement terrifiés par les succès de la secte qu'ils continuaient de soupçonner dans les merveilles de la Cova da Iria un piège habile pour fournir au gouvernement maçonnique des prétextes à de nouveaux sévices.

Même après le grand miracle, le clergé, qui n'y avait pas assisté, restait perplexe¹. Mais le peuple, qui avait « vu », était comme électrisé à fond : c'est le mouvement populaire de foi conquérante, parti de Fàtima, qui a entraîné les autorités ecclésiastiques et le clergé et qui, devenu torrent irrésistible, a emporté tous les obstacles que la secte essayait de lui opposer².

¹ Pourtant, le peuple était déjà conquis et la secte hésitante. Après le sacrilège commis par les francs-maçons de Santarem, la nuit du 23-24 octobre, le *Seculo* protesta violemment, appelant cela un crime. Or, le *Seculo* était, jusque-là, à la merci des Loges. (Voir *Partie documentaire*, pp. 345 et 349.)

² C'est là l'idée développée par S. Em. le cardinal Cerejeira dans son allocution radiodiffusée du 30 octobre 1942. (Voir *Partie documentaire*, p. 387-8.)

Après l'assassinat de Sidonio Pais, des tentatives de vexations, comme par exemple l'interdiction des réunions à la Cova da Iria, recommencèrent. Mais le peuple, enthousiasmé de plus en plus par les miracles de Fátima (tels que les pluies de fleurs de 1918 et 1924), bravait tous les arrêtés, chacun n'ayant que le souci de publier et de pratiquer ouvertement sa foi. Amendes et prisons ne faisaient que des heureux. Le gouvernement était débordé par le nombre et l'ardeur des croyants qui violaient ses décrets.

Les âmes étaient enflammées, l'esprit était changé, les vieilles méthodes devenues insupportables. Lorsque, le 8 mai 1926, l'armée, sans presque coup férir, balaya les sectaires accrochés au pouvoir, elle répondit au désir le plus profond de la nation tout entière, désormais « convertie ».

Si l'on veut donc chercher les vraies causes du « miracle » portugais, on trouvera d'un côté les prodiges stupéfiants qui ont pour ainsi dire écrasé l'âme portugaise sous une avalanche de surnaturel et, d'un autre côté, la docilité admirable de ce peuple à la grâce qui s'offrait. Ces facteurs invisibles peuvent échapper aux économistes et aux politiciens à courte vue ; ils n'en sont pas moins réels.

De par le consentement de toute la nation, on peut dire que Notre-Dame du Rosaire est devenue vraiment la Reine du Portugal. Par son intervention, Elle a arrêté la décadence du pays, Elle a forcé, pour ainsi dire, les âmes à se tourner vers la vérité intégrale, qui a été, pour ce peuple béni, la source du salut.

Si le Portugal est un exemple pour les autres nations, celles-ci ne doivent pas oublier qu'il est aussi un miracle de la grâce de Dieu. On ne réussira pas « l'expérience » politique, économique et sociale de ce pays sans imiter sa religion profonde et sa dévotion à la Reine des Anges et des hommes, *Beata gens cujus Dominus Deus ejus*, bienheureux le peuple dont Dieu est le Roi réel, dont Marie est vraiment la Souveraine !

Note du R. P. L.-G. da Fonseca

Le message de miséricorde dont était porteuse la Vierge de Fàtima n'était pas seulement pour le Portugal, comme celui de Lourdes n'était pas seulement pour la France.

On note cette coïncidence : le 16 avril 1917 (un mois après la révolte qui obligea à abdiquer le malheureux Nicolas II), Lénine et Trotzky arrivaient à Pétrograd et, dans les jours suivants, ils prenaient la tête de la révolution socialo-communiste. Le 7 novembre de cette même année, triomphait, à Pétrograd, et, quelques jours après, à Moscou, la faction bolchévique qui se proposait de mettre à feu et à sang non seulement la Russie, mais aussi le Mexique, la Péninsule ibérique... le monde entier.

Précisément entre ces deux dates, vingt-sept jours après la première et vingt-cinq avant la seconde, avaient lieu la première et la dernière des apparitions de Fàtima. Cette coïncidence n'a-t-elle pas un sens ?

Quand, à l'est de l'Europe, l'Antéchrist déchaînait la plus affreuse guerre non seulement contre la vraie religion, mais contre l'idée même de Dieu et contre la société civile, à l'extrême ouest apparaissait la grande, l'éternelle Ennemie du serpent infernal.

Et elle nous rappelait l'unique voie du salut :

— En nous invitant à la pénitence et à la fuite du péché, particulièrement du péché impur, et des inconvenances de la mode — en nous recommandant instamment de réciter pieusement tous les jours le chapelet qui est la clef des trésors divins.

CONCLUSION

LE MESSAGE DE FATIMA

Retour à l'Évangile

Dans le « mystère » de Fátima, il y a deux choses : les prodiges et le message. Ce qui saisit d'abord le plus, ce sont les prodiges, vraiment uniques dans l'histoire. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est le message, dont les prodiges ne sont que l'orchestration. En effet, si Notre-Dame a poussé la tendresse de son Cœur maternel jusqu'à venir du Ciel, avec un si grand luxe de preuves et de miracles, dire à ses enfants ce que le bon Dieu demande d'eux, il est bien évident qu'Elle désire voir les chrétiens porter grande attention au contenu de son message. Est-il besoin de dire qu'il doit intéresser non seulement les Portugais, mais tous les catholiques ?

Depuis la mort de Jean, le dernier apôtre, l'œuvre divine de la Révélation est close. Les révélations particulières dont Dieu favorise certaines âmes privilégiées ne peuvent rien ajouter au dépôt de la foi confié à l'Église. Aux pasteurs d'Aljustrel, Marie n'a pas enseigné un Évangile nouveau ; Elle est seulement venue rappeler, par leur intermédiaire, au monde qui l'oubliait, le Message éternel de son Fils.

Chacune de ses attitudes et de ses paroles à Fátima sont comme un écho des principales maximes de l'Évangile, les plus urgentes, sans doute, pour le monde moderne.

Le mal essentiel dont il souffre, c'est l'oubli des réalités éternelles : nous vivons, de plus en plus, dans le temps présent et pour le temps présent.

Or, si l'Évangile a pu révolutionner le monde, c'est qu'il fut essentiellement une explosion d'éternalisme dans le temporalisme juif et païen. De ce point de vue, la parole capitale du Sauveur est le « *Quid prodest ?...* Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Marie a pensé qu'il était particulièrement opportun de la rappeler au temps actuel, où les choses de l'au-delà ne tiennent pas la moindre place dans la presse, dans les conversations, dans la littérature courante et, par suite, dans les préoccupations réelles des chrétiens.

La Vierge de Fátima est venue, maternellement, comme Elle le fit à Lourdes, rappeler à ses enfants oubliés leur véritable destinée.

Elle parle aux petits bergers, non de leurs troupeaux ou de leur avenir terrestre, mais du Ciel, de leur salut, du salut de leurs camarades morts, du sort éternel des pécheurs.

Afin de leur donner comme un avant-goût du Ciel où Elle les invite, Elle leur donne, dès la première apparition, la sensation de la présence divine par le moyen de cette lumière mystérieuse qui les pénètre jusqu'au fond de l'âme. Et l'on sait la profonde impression que les enfants en avaient gardée.

La terrible vision de l'enfer, à la troisième apparition, est bien faite pour nous donner pitié à l'égard des pauvres âmes que le péché entraîne vers cet abîme de feu, et aussi pour nous inspirer une salutaire crainte des châtiments divins.

Le même jour, Elle leur apprend — et nous apprend — une courte prière, toute simple. Tous les mots en sont une évocation de nos fins dernières et de l'au-delà. Répétée plusieurs fois par jour, entre chaque dizaine de chapelet, elle ne peut qu'ancrer profondément dans notre esprit ces grandes réalités et y déterminer des résolutions graves. Marie emploie, avec nous, la méthode d'Ignace de Loyola répétant à François-Xavier : « Que sert à l'homme... ? », jusqu'à la conversion totale de son ami.

Et aussi, en appelant si rapidement auprès de son trône céleste deux des trois petits voyants, Marie nous montre le peu de prix qu'Elle attache, pour ceux qu'Elle aime, aux biens de cette vie. De cette manière, Elle nous redit ce qu'Elle disait à Bernadette : « Je veux te rendre heureuse, non dans ce monde, mais dans l'autre. »

Comme il fut le grand désir de Jacinte et de François, le Ciel doit être la grande pensée des chrétiens et ils le gagnent, d'après le Maître, en se faisant « semblables à de petits enfants »... « Quiconque se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Cette « petite voie » de l'enfance, popularisée par l'exemple et les écrits de sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Fátima nous la rappelle en choisissant pour interprètes, pour ambassadeurs, pour amis, trois de ces petits que Jésus se plaisait à grouper autour de lui et à donner en modèles à ses disciples.

« Pour être à Jésus, disait la petite S^r Thérèse, il faut être petit, petit, comme une goutte de rosée. » A la Cova da Iria, nous apprenons que, pour être à Marie, il faut être humble, candide et « petit » comme les trois élus de son Cœur, que ce choix même nous oblige à admirer et à imiter.

Une autre caractéristique de la Bonne Nouvelle de Jésus, c'est l'appel à l'union avec Dieu, l'invitation à la prière constante : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ; « Demandez et vous recevrez... » « Il faut toujours prier et ne jamais cesser. »

Le temps consacré à la prière par les chrétiens de nos jours est de plus en plus réduit, minimisé. Les préoccupations terrestres, les affaires, la vie agitée moderne nous détournent de Dieu pour nous courber vers la terre — dont nous voudrions faire un paradis — et, fatalement, vers le péché.

Les merveilles de Fàtima sont le fait de la miséricorde de notre Mère du Ciel, s'efforçant de nous arracher à nos soucis pour tourner de force nos regards vers le Ciel et vers Dieu. Relisons ses paroles aux petits voyants ; rappelons-nous surtout avec quelle ferveur ces enfants ont répondu à ses désirs et se sont voués à la prière et au sacrifice par amour pour Jésus. Dès que ces petites âmes eurent été en contact avec la Vision, elles n'eurent plus d'autre désir que de faire plaisir à Jésus, que d'aimer Jésus et sa divine Mère !

Fàtima est la récompense de la prière fervente et de l'amour candide de trois petits enfants ; mais c'est aussi le lieu de prière catholique actuellement le plus fréquenté du globe. N'y a-t-il pas là, pour nous, à la fois la leçon et l'exemple ?

Cependant, le message de Fàtima insiste tout particulièrement sur deux points : la conversion ou pénitence et la récitation du saint Rosaire. Ce sont là les deux éléments de la déclaration de la Dame à sa dernière visite. Elle a annoncé, dès le début, que ce jour-là Elle dirait « qui Elle est et ce qu'Elle veut ». Or, quelques instants avant le grand prodige qui va ajouter à sa parole comme une signature divine, Elle déclare :

JE SUIS NOTRE-DAME DU ROSAIRE... continuez à réciter le chapelet tous les jours... IL FAUT QUE LES HOMMES SE CORRIGENT, QU'ILS DEMANDENT PARDON DE LEURS PÉCHÉS!... QU'ILS N'OFFENSENT PLUS NOTRE-SEIGNEUR QUI EST DÉJÀ TROP OFFENSÉ !...

« Si vous ne faites pénitence... »

Les trois Evangiles synoptiques caractérisent les débuts de la prédication du Sauveur, en disant qu'il prêchait la pénitence (en grec *metanoian*, c'est-à-dire *conversion*).

La pénitence, au sens de l'Évangile et de la théologie, est un acte de justice par lequel le pécheur, se rappelant avec douleur et confusion qu'il a offensé Dieu et violé ses droits, s'efforce de réparer cet outrage et de reconquérir la grâce divine.

« Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche », « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » disait le Sauveur. Sa divine Mère ne saurait tenir un autre langage, surtout à notre époque où l'homme, s'affranchissant de plus en plus de toute règle divine, le péché redouble de violence sur la terre.

A Lourdes, la Mère de miséricorde a clamé : « Pénitence !... Pénitence !... » A Fâtima, Elle répète le même appel ; Elle y est venue en particulier pour cela. Il semblerait même que son Cœur Immaculé y ait eu pour unique préoccupation de détourner les hommes des voies du péché, de les décider à lutter de toutes leurs forces contre ce terrible ennemi de leur bonheur et de leur salut.

Ce mot même de péché a presque totalement déserté les lèvres humaines et la notion qu'il renferme s'oblitére, s'efface, s'atténue : la morale n'a plus guère d'autre norme que le libre caprice, ou, pis encore, l'intérêt ou le plaisir. Marie voudrait raviver le sentiment du péché, nous en inspirer une profonde horreur, nous en montrer les dangers. Que de fois, à Fâtima, ce mot est venu sur ses lèvres !

Nous avons déjà lu sa déclaration si formelle : « Il faut que les hommes se corrigent et demandent pardon de leurs péchés... qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé ! » C'est bien l'Évangile de la *metanoïan*.

Dans son cahier de souvenirs, S^r Marie des Douleurs ajoute ici ces remarques qui s'adressent à nous tous : « En cette apparition, les paroles qui restèrent le plus profondément ancrées dans mon cœur furent celles par lesquelles notre Sainte Mère du Ciel suppliait les hommes de ne plus peiner Notre-Seigneur trop offensé.

Quelle amoureuse plainte elles contiennent et quelle supplication ! Oh ! que je voudrais qu'elles résonnent dans le monde entier et que tous les enfants de la Mère céleste écoutent sa voix ! »

Remarquons-le : les conseils de Marie s'accompagnent d'une promesse, d'une promesse magnifique. La conversion est la première condition du salut éternel pour chacun des enfants de Dieu ; mais elle aura déjà sa récompense ici-bas : *Si les hommes se convertissent, la guerre finira bientôt !* Peuples qui voulez la paix, que ne vous hâtez-vous davantage d'obéir à l'appel de l'Évangile, à l'appel de Marie : pénitence, conversion !

Cette suprême déclaration n'est que le couronnement des précédentes confidences de la Dame aux petits voyants. Relisons-les : l'exhortation à la pénitence en fait le fond. Dès sa première visite, ne leur demandait-Elle pas d'offrir des sacrifices, de s'offrir eux-mêmes en victimes pour la réparation des péchés et pour la conversion des pécheurs ?

Dans la troisième apparition principalement, Elle montre à ses petits confidents les tristes suites du péché : ici-bas la guerre, synthèse de tous les maux ; dans l'autre monde, les flammes de l'enfer. La prière intercalaire du chapelet, qu'Elle leur enseigne ce jour-là, commence par un acte de pénitence : « O Jésus, pardonnez-nous nos péchés... »

Le 19 août, particulièrement, Marie touche le cœur de ses petits amis : « Priez et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles. »

Ainsi dans tous les entretiens de la Dame avec les petits bergers, Elle leur enseigne à utiliser contre le péché les deux grandes armes de la prière et de la pénitence : acceptation généreuse des peines envoyées par Dieu, offrande des sacrifices volontaires, chapelets nombreux, tout cela doit servir à la conversion des pécheurs ou du moins à l'expiation de leurs fautes et à la réparation de

la peine qu'ils font au Cœur de Notre-Seigneur et au Cœur Immaculé de Marie.

Il faudrait aussi méditer, à ce sujet, les paroles de la Sainte Vierge à Jacinte mourante : « Les péchés qui conduisent le plus d'âmes en enfer sont les péchés de la chair. Il faut renoncer au luxe, ne pas s'obstiner dans le péché comme on a fait jusqu'ici. *Il est indispensable de faire grande pénitence.* »

Par ce « luxe » auquel il faut renoncer, il semble bien qu'il faille entendre surtout les immodesties de la mode pour lesquelles Jacinte, sur son lit d'hôpital, manifestait une telle aversion. Ce sont là, sans doute, ces offenses qui attristent particulièrement le Cœur Immaculé de Marie et qui reviennent si souvent dans les paroles de la Vision et dans les prières des enfants.

C'est encore sur son lit d'hôpital que la petite voyante a parlé de la nécessité actuelle de faire pénitence : « Notre-Dame a dit qu'il y a beaucoup de guerres et de discordes dans le monde ; les guerres ne sont que des châtiments pour les péchés du monde... La Très Sainte Vierge ne peut plus retenir le bras de son Fils bien-aimé sur le monde... Il faut faire pénitence. Si les hommes se repentent, Notre-Seigneur pardonnera encore ; mais s'ils ne changent pas de vie, le châtiment viendra ¹. »

Le message de Fátima est donc essentiellement une invitation à la pénitence, à la conversion.

Heureux les trois enfants bénis, les pastoureux d'Aljustrel, qui ont si bien répondu aux désirs de leur céleste Visiteuse et ont ainsi obtenu, par leurs héroïques pénitences, la conversion de tant de pécheurs !

Heureux le peuple portugais qui a parfaitement compris la grâce qui lui était accordée, qui est si bien entré dans la voie de la conversion et qui a su donner

¹ Sur ce châtiment, voir les notes de S^r GODINHO, p. 375. D'ailleurs d'après les données du secret de la troisième apparition, on ne peut guère douter que le châtiment ainsi annoncé ne soit l'horrible guerre d'Espagne, suivie de la guerre actuelle.

et garder au pèlerinage à la Cova da Iria un caractère d'austérité et de sévère pénitence !

Heureux les peuples qui sauront imiter ce magnifique exemple !

Le Rosaire, salut du monde

Marie, à Fàtima, a étroitement uni l'esprit de pénitence à la récitation du Rosaire. En nous recommandant cette dévotion, c'est encore à l'Évangile qu'elle nous ramène. Le *Pater* que nous disons six fois par chapelet, ne résume-t-il pas les plus beaux enseignements du Sermon sur la montagne, les plus belles maximes du divin Maître ?

Et, d'autre part, la méditation des quinze Mystères du Rosaire, où se synthétise toute l'économie de la Rédemption (sauf le ministère public du Sauveur), donne au fidèle l'occasion de repenser l'Évangile et de s'encourager à la pratique de toutes les vertus qu'il enseigne. Quoi de plus efficace pour nous entraîner au bien que la méditation des exemples de Jésus et de sa Mère ?

Telle est la raison pour laquelle les saints et les papes ont tant recommandé cette dévotion. Nous ne pouvons, ici même, essayer de résumer leurs écrits sur ce sujet, tellement ils sont importants et nombreux. Léon XIII, renouvelant et commentant les enseignements de Grégoire XVI et de Pie IX, n'a-t-il pas écrit à lui seul *douze encycliques* et plusieurs autres documents sur le Rosaire¹ ? Pie X, dans son testament, parle ainsi : « La prière du Rosaire est de toutes la plus belle, la plus

¹ Encycliques de 1883, 1884, 1885, 1889, 1891, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898 ; un Bref en 1883 ; Lettre au Cardinal-Vicaire en 1886 ; Lettre aux évêques d'Italie en 1887 ; Lettre apostolique à l'occasion de la consécration de la basilique du Rosaire à Lourdes (1901). L'institution du Mois du Rosaire est de 1883.

riche en grâces et celle qui touche le plus le Cœur de la Mère de Dieu... Si vous voulez que la paix règne dans vos foyers, récitez-y le chapelet en commun. »

Benoît XV a maintes fois recommandé, et parfois demandé avec instance, le recours à l'intercession de Marie par le moyen du Rosaire. On n'a pas oublié la lettre du 5 mai 1917, huit jours avant la première apparition de Fàtima. Pie XI a insisté encore davantage.

Pour Pie XII, entre autres documents, il nous suffira de renvoyer le lecteur à la si belle allocution prononcée lors de l'audience publique du 6 octobre 1941. C'est un hymne de louange à la gloire du Rosaire ; le Souverain Pontife montre que c'est la prière par excellence de la famille, puisqu'elle convient parfaitement aux jeunes époux, aux enfants, à la jeune fille, au jeune homme, à la mère de famille, aux vieillards, au mourant et, enfin, à la famille tout entière¹.

A Lourdes, en se déclarant l'Immaculée-Conception, Marie a, pour ainsi dire, ajouté sa signature à l'Encyclique de Pie IX, proclamant ce grand privilège. A Fàtima, en disant : « Je suis Notre-Dame du Rosaire », Elle confirme et souligne de la même manière tout l'enseignement des Souverains Pontifes sur l'importance et l'efficacité du saint Rosaire.

En plus de cette déclaration de la « Dame », bien d'autres circonstances dans les faits de Fàtima attirent notre attention sur le Rosaire !

Marie se montre aux petits bergers quand ils viennent de réciter pieusement leur chapelet, apparemment pour les en récompenser. Elle tient dans sa main droite la chaîne d'un magnifique Rosaire. Surtout, *Elle ne manque pas à chaque visite de recommander cette prière à ses petits amis.*

Dès la première apparition, Elle promet le salut éternel à François, en y mettant pour condition celle

¹ Voir la note de la page 319.

de « réciter beaucoup de chapelets ». Elle leur recommande aussi, à tous trois, de continuer à dire le chapelet avec dévotion comme ils viennent de le faire.

Le 13 juin, Marie insiste de nouveau. A la demande de Lucie : « Madame, que voulez-vous de nous ? » Elle leur enseigne la petite prière intercalaire à dire entre les dizaines.

Le 13 juillet, cinq à six mille fidèles répondant à ce désir sont là, s'unissant avec ferveur au chapelet des enfants. L'Apparition insiste une troisième fois sur la nécessité de réciter le Rosaire et Elle y ajoute la précision d'une intention particulièrement pressante, — alors comme maintenant, — « il faut réciter le chapelet en l'honneur de Notre-Dame pour obtenir la fin de la guerre, car Elle seule peut nous venir en aide » !

Le 13 septembre, devant trente mille personnes qui disent le chapelet, la Vision répète exactement la même demande. Comme Elle l'a fait le 13 juillet, elle recommande aux malades qui implorent leur guérison et aux autres personnes qui demandent des grâces d'être bien fidèles à dire le chapelet.

Enfin, le 13 octobre, c'est le grand miracle promis, vu par soixante-dix mille personnes. Comme jadis le Seigneur sur le Mont Sinaï promulgua la Loi au milieu « des éclairs et de la sainte terre des âmes », ainsi, à la Cova da Iria, Marie, avec l'appui d'effrayants prodiges et « au milieu de la sincère contrition des âmes », proclame la loi de la pénitence, de la prière et de la prière par le saint Rosaire. « Je suis Notre-Dame du Rosaire... Continuez à réciter le chapelet tous les jours... »

On n'a pas oublié que la Vierge, après s'être montrée aux enfants cinq fois sous la même forme, leur était apparue, cette sixième et dernière fois, sous d'autres aspects. Avec la rapide succession de tableaux vivants, ils la virent avec saint Joseph et l'Enfant Jésus, puis Elle se montra à Lucie seule, sous la figure de Notre-Dame des Sept-Douleurs et, enfin, sous l'aspect de Notre-Dame du Mont Carmel.

Pourquoi cela ? L'explication la plus répandue est que Marie, commentant en action le titre qu'elle venait de se donner, a voulu rappeler les trois sortes de mystères que l'on médite pendant le Rosaire, afin de nous exhorter plus efficacement à cette dévotion et à la pratique des vertus qu'elle nous enseigne.

L'Apparition de la Vierge au sein de la Sainte Famille fait penser aux *Mystères joyeux* du premier chapelet, lesquels nous encouragent, à l'exemple de Jésus dans sa vie cachée, à la pratique des devoirs ordinaires de la vie chrétienne.

Notre-Dame des Douleurs évoque les *Mystères douloureux* du second chapelet qui nous excite au repentir de nos péchés et à la pénitence, vertus que les paroles de la Vision nous ont tant recommandées au cours des apparitions précédentes.

Notre-Dame du Mont Carmel représentait, sans nul doute, la Reine des *Mystères glorieux*. Mère de l'espérance chrétienne, Elle veut nous entraîner à l'amour parfait de Dieu et au désir du Ciel, à la suite du petit François et de sa sœur Jacinte. Salvatrice des âmes du Purgatoire par le Scapulaire du Carmel, elle nous promet d'introduire dans la gloire du Paradis les âmes de ceux qui l'auront invoquée sur la terre comme les petits enfants de Fátima.

Ainsi, cette triple manifestation n'a été autre chose qu'une explication plus distincte et plus tangible du titre que Marie s'était donné de Reine du Très Saint Rosaire.

Quelle magnifique confirmation, par la voix de Marie à Fátima, le Ciel n'a-t-il donc pas donnée à la parole insistante et unanime des Souverains Pontifes en faveur du Rosaire ! La Reine des Anges a voulu, pour ainsi dire, « canoniser » cette dévotion et la recommander à l'ensemble des fidèles¹. Non, après le Sacrifice de la

¹ Le Pape Pie XII reconnaît lui-même cette insistance de Marie lorsque, dans sa Lettre *Exeunte Saeculo Octavo*, il parle du chapelet « tant recommandé par Notre-Dame de Fátima ».

messe et l'Office liturgique, il n'y a pas de prière plus « catholique » que le saint Rosaire ! Il n'y en a pas de plus agréable au Cœur Immaculé de Marie ; il n'y en a pas de plus efficace et, partant, de plus nécessaire.

Puissions-nous enfin comprendre, à la lumière des fulgurants événements de Fàtima, que notre salut personnel, ainsi que le salut de notre pauvre société, égarée et bouleversée, se trouve dans le retour aux maximes du saint Evangile et dans le Rosaire, pieusement récité en esprit de pénitence !

Le Cœur Immaculé de Marie, notre douce espérance

Son Eminence le Cardinal Cerejeira a proclamé qu'une nouvelle ère s'ouvrirait pour le monde, celle du Cœur Immaculé de Marie. Depuis vingt-cinq ans, S^r Lucie de Jésus sait qu'elle a dû rester « seule » sur la terre parce que Notre-Seigneur veut « y établir la dévotion au Cœur Immaculé » de sa Mère. Sa petite cousine Jacinte, avant de mourir, lui recommandait ne pas être infidèle à transmettre cet élément du message de la Dame : « *Quand le moment sera venu, dis bien que le bon Dieu nous accorde ses grâces par le Cœur Immaculé de Marie. . . — qu'il ne faut pas hésiter à les lui demander, — que le Cœur de Jésus veut être honoré avec le Cœur Immaculé de Marie —, que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé, parce que Dieu la lui a confiée.* »

La petite bergère d'Aljustrel n'avait pas oublié que l'Ange du Cabeço leur avait recommandé de consoler le Cœur de leur Mère du Ciel ; elle avait sans cesse présentes à l'esprit les paroles de la Dame de la Cova da Iria proposant aux petits voyants de consoler son Cœur de la peine que lui font les péchés des hommes,

ainsi que les promesses qu'Elle leur fit de revenir « demander la consécration du monde à son Cœur Immaculé » et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. C'est son amour profond pour ce Cœur Immaculé qui soutenait son courage dans les cruelles souffrances qui la conduisaient à la mort et au Paradis.

Le « moment » dont parlait Jacinte semble arrivé. Depuis quelque temps, Sœur Lucie de Jésus a déclaré à l'autorité ecclésiastique que Marie désirait voir le monde se consacrer à son Cœur Immaculé et se répandre la pratique de la communion des premiers samedis du mois.

Sa Sainteté Pie XII a bien voulu satisfaire à la première de ces demandes lorsque, le 31 octobre et le 8 décembre 1942, il a solennellement consacré l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie. Et la foule, immense et émue, qui emplissait la Basilique St-Pierre le 8 décembre, pensait bien qu'elle voyait se réaliser la vision de la petite Jacinte, apercevant, dans une période de guerre et de malheurs, « le Saint-Père à genoux dans une grande église, devant le Cœur Immaculé de Marie, et beaucoup de monde en prière avec lui ».

Le lecteur se doute-t-il que la dévotion au Cœur Immaculé est une dévotion bien française ?

La première mention connue dans l'histoire d'un culte spécial adressé au Cœur de Marie est un geste français. L'an 974, Raymond Pons, comte de Toulouse, élevait dans la basilique abbatiale d'Aurillac une chapelle dédiée au Saint Cœur de Marie.

Mais il était réservé à saint Jean Eudes d'être l'apôtre de cette dévotion, au XVII^e siècle. En 1648, il célébrait pour la première fois la messe du Cœur de Marie dans la cathédrale d'Autun. Vingt ans plus tard, le Pape Clément IX autorisait le culte conjoint des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et établissait une confrérie en leur honneur.

En 1805, Pie VII approuva la fête du Cœur Immaculé de Marie pour tous les diocèses et institutions religieuses de France.

En 1830, Marie elle-même développe cette dévotion en faisant inscrire sur la médaille miraculeuse son Cœur transpercé d'un glaive à côté du Cœur de Jésus.

Six ans plus tard, le curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, l'abbé Dufriche-Desgenettes, entendit, dans son église, une voix mystérieuse qui, par deux fois, lui criait : « Consacre ton église et ta paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie. » Ce fut là le point de départ de la conversion merveilleuse de cette paroisse et du développement de l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, dite de Notre-Dame des Victoires, pour la conversion des pécheurs.

Les apparitions de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin, toujours en terre française, développent encore la dévotion au Très Saint Cœur de Marie.

Et bientôt, au milieu de ce siècle sans foi et sans idéal, naît et s'affirme chez les dévots de la Mère de Dieu la conviction que la consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie sera le suprême secours contre l'impiété qui envahit toute la terre. La pieuse pensée suggérée d'En-Haut à l'abbé Desgenettes conquiert le monde catholique. Elle est l'objectif principal de la *Croisade mariale*, fondée à Toulouse en 1900, par le R. P. Deschamps avec l'approbation de Mgr Germain, archevêque de cette ville. Cette association visait à promouvoir la consécration des individus, des familles, des paroisses, des diocèses au Cœur de Marie. Elle lança une pétition sollicitant du Saint-Père la consécration du genre humain. Quand elle fut remise, en 1906, la supplique portait plus de 50 millions de signatures.

Le 28 avril 1914, Pie X étend à l'univers entier la fête du Sacré Cœur de Marie, établie par Pie VII, et

la fixe au samedi, lendemain de l'octave de la fête du Sacré-Cœur.

La même année, le Congrès eucharistique international de Lourdes rédige un vœu suppliant le Saint-Père de consacrer le genre humain au Cœur Immaculé de Marie. La chose est décidée et le jour fixé ; mais le saint pontife meurt le 20 août, sans avoir accompli son désir.

C'est alors la grande guerre. Le canon se tait le 11 novembre 1918, en la fête de saint Martin, vrai père de la patrie française. Les négociations de paix traînent en longueur. Et ce n'est pas sans un doux sentiment de reconnaissance que les dévots de Marie remarquent la date de la signature définitive de la paix. « Pour nous, catholiques, déclarait *Franc* dans la *Croix* du 2 juillet 1919, il ne saurait y avoir de doute. Ce n'est pas par hasard que l'annonce de l'arrivée des délégués allemands a coïncidé avec cette solennité du Sacré-Cœur et que la paix a été signée le lendemain, en cette fête du Cœur de Marie, que l'Eglise... a voulu, par une délicate pensée, célébrer le lendemain, samedi, pour unir dans son hommage le Cœur du Sauveur et celui de sa Mère. »

En 1920, nouvelle pétition en France pour la consécration ; elle recueille en quelques mois l'adhésion de 30 évêques et de plus de 300 000 fidèles.

Depuis lors, en d'autres circonstances (Congrès marial de Chartres, 1927 ; de Lourdes, 1930 ; de Lisieux, 1934), la même idée est reprise. Et en 1936, S. Em. le cardinal *Verdier*, présidant les fêtes du centenaire de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, consacrait solennellement son diocèse au Cœur Immaculé de Marie.

La Providence réservait l'honneur de procéder à cette consécration pour l'Eglise et le monde tout entier au « Pasteur angélique », Sa Sainteté Pie XII, qui l'a faite en un moment particulièrement critique de l'histoire de l'humanité.

Mais la demande de Marie aux voyants de Fátima ne constituait donc pas une nouveauté. Il s'agissait là

d'une démarche conçue par la piété française, dont un ensemble de circonstances malheureuses avaient depuis longtemps retardé l'accomplissement.

Oh ! comme il faut être reconnaissant à Sa Sainteté Pie XII pour avoir filialement répondu au vœu exprimé par notre Mère du Ciel ! Comme il faut souhaiter que bientôt, d'un élan unanime, tous les diocèses, toutes les paroisses, toutes les familles chrétiennes, tous les croyants du monde entier se consacrent au Cœur Immaculé de Marie ! mais d'une consécration qui soit vraiment une donation généreuse et totale et le signe d'une transformation de nos vies individuelles et de la société tout entière par une conversion sincère ¹ !

« Le jour où Marie serait proclamée Reine de l'Univers, lisons-nous dans un excellent petit livre, c'est en Reine qu'Elle répondrait avec toutes les tendresses et toutes les libéralités de son Cœur maternel et royal ². »

C'est peut-être cette heure de sa miséricorde que notre douce Mère du Ciel a voulu hâter, en demandant par Lucie de Fátima la diffusion de la dévotion à son Cœur Immaculé et la consécration du genre humain à ce vivant symbole de son amour pour nous ³.

Tel est le message que Notre-Dame de Fátima apporte à notre siècle si troublé ! Le fait seul qu'Elle l'ait appuyé de tant et de si grands « signes dans le ciel » prouve qu'il est parfaitement adapté à nos besoins et qu'il apporterait à notre société, s'il était compris, ce qui lui manque le plus.

Catholiques du XX^e siècle, par notre inattention à la visite et à la parole de Marie, ne nous attirons pas

¹ Cf. SAUVÉ, *Le Culte du Cœur de Marie*, pp 453 ss.

² Abbé L. POUX, *Le Cœur de Marie et ses miséricordes*, p. 114.

³ Une forme spéciale de dévotion désirée par Marie est la communion réparatrice du 1^{er} samedi du mois. Voir sur ce sujet : Partie documentaire, page 378. Voir aussi p. 64.

de sa part la plainte que son Fils adressait à sa propre patrie : « Ah ! si du moins en ce jour tu pouvais reconnaître ce qui te procurerait la paix ! »

Notre devoir à nous qui connaissons ce message est donc de le faire connaître à notre tour, d'en suivre fidèlement les prescriptions, d'en recommander l'observation autour de nous et, en particulier, de réciter et de faire réciter le chapelet pour obtenir, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire, la conversion des pécheurs et le retour de la paix sur cette pauvre terre.

PARTIE DOCUMENTAIRE

I. INTERROGATOIRES

Le 27 septembre, à Aljustrel

Dès les premières rumeurs concernant les apparitions de **Fátima**, Mgr Jean Lima Vidal, administrateur du patriarcat de Lisbonne, en l'absence du Cardinal-Patriarche banni par le gouvernement, désigna M. le chanoine Manuel Nunes Formigão¹ pour surveiller de près les événements. Ayant assisté, le 13 septembre, à la cinquième apparition, il revint quelques jours après pour compléter les renseignements qu'il avait pris.

Le 27 septembre, il se présente, pour la première fois, chez les parents de Lucie. M^{me} dos Santos le reçoit avec amabilité. Ayant appris le but de sa visite, elle lui dit que sa fille est occupée à la vendange à une vingtaine de minutes de la maison. Et aussitôt, elle l'envoie chercher.

Cependant ses deux cousins, Jacinte et François, revenant des champs, apprennent par des voisins qu'un prêtre les attend chez leur tante. Jacinte arrive la première. Surprise par la présence de gens inconnus, elle paraît d'abord embarrassée. Elle répond par monosyllabes et d'une voix presque imperceptible. Heureusement l'arrivée de son frère la tire d'embarras.

François entre, le bonnet sur la tête. Sa petite sœur lui fait signe de se découvrir, mais lui n'en fait rien. Puis, sans cérémonie, il s'assied et se livre volontiers et sans gêne à l'interrogatoire du visiteur.

Interrogatoire de François. — Qu'as-tu vu à la « Cova da Iria », ces derniers mois ?

— J'ai vu la Sainte Vierge.

— Où est-Elle apparue ?

— Sur un chêne vert.

— A-t-Elle apparu soudainement, ou l'as-tu vue venir d'ailleurs ?

— Je l'ai vue venir du côté où se lève le soleil ; puis elle s'est arrêtée sur l'yeuse.

¹ Il signe ses articles et ouvrages du pseudonyme : Vicomte DE MONTELO.

- Vient-Elle lentement ou rapidement ?
- Elle vient toujours vite.
- Entends-tu ce qu'Elle dit à Lucie ?
- Non, je n'entends rien.
- As-tu quelquefois parlé à la Dame ? T'a-t-Elle adressé la parole ?
- Non. Je ne lui ai pas posé de questions, et Elle ne parle qu'avec Lucie.
- Vers qui regarde-t-Elle, vers tous les trois ou seulement vers Lucie ?
- Vers nous trois, mais son regard se pose surtout sur Lucie.
- Jusqu'ici, a-t-Elle pleuré ou souri quelquefois ?
- Ni l'un, ni l'autre ; Elle est toujours grave.
- Comment est-Elle vêtue ?
- Elle porte une robe longue ; sur celle-ci, il y a un voile, qui lui couvre la tête et descend jusqu'au bas de la robe.
- De quelle couleur sont la robe et le voile ?
- Ils sont blancs ; de plus, la robe est ornée d'un liseré d'or.
- Quelle est l'attitude de la Dame ?
- C'est celle de quelqu'un qui prie. Elle tient les mains jointes à la hauteur de la poitrine.
- A-t-Elle quelque chose en main ?
- Elle tient entre la paume et le dos de la main un rosaire qui pend sur le vêtement.
- Et aux oreilles, porte-t-Elle quelque chose ?
- Les oreilles ne se voient pas, car elles sont cachées par le voile.
- De quelle couleur sont les grains du rosaire ?
- Ils sont blancs aussi.
- La Dame est-Elle belle ?
- Oh ! oui !
- Plus belle que cette fillette que tu vois là-bas ?
- Bien plus belle !
- Mais il y a des dames plus belles que cette fillette-là.
- Elle est plus belle que toutes les personnes que j'ai jamais vues.

Interrogatoire de la petite Jacinte. — Durant l'interrogatoire de François, Jacinte était allée jouer sur le chemin avec les fillettes de son âge. On l'appelle à son tour ; on la fait asseoir sur un banc et l'on obtient d'elle des réponses aussi complètes et détaillées que celles de son frère.

- As-tu vu la Sainte Vierge le 13 de chaque mois, depuis le mois de mai jusqu'à maintenant ?
- Oui, je l'ai vue.
- De quel côté vient-Elle ?
- Elle vient du Ciel, du côté du soleil.

- Comment est-Elle habillée ?
- Elle a une robe blanche, ornée d'or et, sur la tête, un voile également blanc.
- De quelle couleur sont ses cheveux ?
- On ne les voit pas, car ils sont cachés par le voile.
- Porte-t-Elle des boucles d'oreilles ?
- Je l'ignore, parce qu'on ne lui voit pas les oreilles.
- Comment tient-Elle les mains ?
- Elle les tient jointes à la hauteur de la poitrine, les doigts en haut.
- Le rosaire est-il dans la main droite ou dans la main gauche ?
- A cette question, l'enfant répond aussitôt : « Dans la main droite. »
- Puis, comme on insiste pour la mettre dans l'embarras, elle devient perplexe et confuse, ne sachant pas trop préciser laquelle des deux mains correspond à celle de l'Apparition qui tient le rosaire.
- Qu'a-t-Elle recommandé à Lucie avec le plus d'insistance ?
- La récitation du Rosaire tous les jours.
- Et toi, le dis-tu ?
- Oui, tous les jours avec François et Lucie.

Interrogatoire de Lucie. — Lucie se fait attendre une demi-heure environ. Plus grande et plus développée que ses deux cousins, robuste et pleine de santé, elle se présente avec un naturel qui contraste avec la timidité de Jacinte, son expression cependant n'accuse aucun sentiment de vanité. Elle a eu dix ans le 22 mars précédent. Son père, Antonio dos Santos, est un brave homme, mais pas très pieux. La mère, au contraire, Maria-Rosa, est un modèle de femme chrétienne, tout occupée à élever ses enfants dans la crainte de Dieu et l'amour du devoir. La pieuse femme ne sait que penser des visions de sa fille. Elle désirerait bien que les visions soient vraies ; mais elle craint que Lucie ne soit victime d'une hallucination et elle ne voit pas sans inquiétude sa maison envahie à tout instant par des visiteurs. Elle assure, d'ailleurs, que depuis les apparitions elle n'a remarqué aucun changement dans la piété de la fillette, qui continue à prier avec la même ferveur et de la même manière que par le passé, tout comme ses sœurs.

Malgré la fatigue que lui causent les nombreux interrogatoires, la petite voyante se prête avec la meilleure grâce du monde à l'enquête du « vicomte de Montelo ».

- Est-il bien vrai que la Sainte Vierge te soit apparue dans le lieu dit « Cova da Iria » ?
- Oui, c'est vrai.
- Combien de fois t'est-Elle déjà apparue ?

- Cinq fois : une fois par mois.
- Quel jour du mois ?
- Toujours le 13, excepté au mois d'août, quand je fus arrêtée et conduite à la ville chez M. l'Administrateur ; ce mois-là, je l'ai vue quelques jours plus tard, aux Valinhos.
- On dit que la Vierge t'est apparue aussi l'année dernière ; est-ce vrai ?
- Ce n'est pas vrai ; ni l'année dernière, ni cette année avant le mois de mai. Je n'ai jamais dit cela, parce que ce n'est pas vrai.
- D'où vient-Elle ? Du côté de l'orient ?
- Je n'en sais rien ; je ne la vois venir de nulle part¹. Quand Elle s'en va, Elle prend la direction du Ciel, du côté où se lève le soleil.
- Combien de temps reste-t-Elle ? Un petit moment ou longtemps ?
- Un petit moment.
- Est-ce le temps nécessaire à la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*, ou davantage ?
- Oh ! davantage, bien davantage ! Mais Elle ne reste pas toujours le même temps ; en tout cas, jamais peut-être, le temps de réciter un chapelet.
- La première fois que tu l'as vue, n'as-tu pas eu peur ?
- Si ! et je voulais fuir avec Jacinte et François ; mais Elle nous a dit de ne pas craindre, qu'Elle ne nous voulait faire aucun mal².
- Comment est-Elle vêtue ?
- Elle porte une robe blanche descendant presque jusqu'aux pieds et, par-dessus, un voile de la même couleur et aussi long que la robe ; il lui couvre aussi la tête.
- Y a-t-il des ornements à la robe ?
- On voit, sur la partie de devant, deux cordons dorés, qui partent du cou et sont réunis à la ceinture par un nœud également doré.

¹ Voici comment S^r Lucie explique maintenant l'apparente contradiction avec la déclaration de Jacinte. Elle dit que des « éclairs » précédaient l'arrivée de la Dame, et elle précise : « Ce n'étaient pas proprement des éclairs, mais le reflet d'une lumière qui peu à peu s'approchait... Dans cette lumière, nous distinguions Notre-Dame seulement quand elle était au-dessus de l'yeuse. Le fait de ne pas savoir nous expliquer et de chercher à éviter des questions fut cause que nous disions parfois avoir vu venir la Dame, d'autres fois non. Quand nous disions que nous l'avions vue venir, nous parlions de cette lumière que nous voyions s'approcher de nous, laquelle était ensuite la Sainte Vierge elle-même ; et quand nous disions que nous ne l'avions pas vue venir, nous voulions dire que nous voyions la Sainte Vierge seulement quand elle était sur l'yeuse. »

² S^r Lucie ajoute ici un petit commentaire : « La peur que nous avons éprouvée ne concernait pas proprement la Sainte Vierge, mais bien la tempête que nous croyions imminente et que nous voulions fuir. Les apparitions de Notre-Dame n'inspirent ni peur ni crainte, mais bien de la surprise. »

- Porte-t-Elle une ceinture, ou un ruban ?
 - Aucun des deux.
 - A-t-Elle des boucles d'oreilles ?
 - Oui, deux petits anneaux¹.
 - Dans quelle main tient-Elle le rosaire ?
 - Dans la main droite.
 - Etait-ce un chapelet ou un rosaire ?
 - Je n'y ai pas fait attention.
 - Est-ce qu'il se terminait par une croix ?
 - Oui, par une croix blanche.
 - As-tu demandé à la Dame qui Elle était ?
 - Oui, mais Elle m'a répondu qu'Elle me le dirait le 13 octobre.
 - Et lui as-tu demandé encore d'où Elle venait ?
 - Oui, et Elle m'a dit : « Du Ciel. »
 - Quand le lui as-tu demandé ?
 - La deuxième fois, le 13 juin.
 - A-t-Elle souri quelquefois, ou s'est-Elle montrée triste ?
 - Je ne l'ai jamais vue ni souriante ni triste, mais toujours sérieuse.
 - Vous a-t-Elle conseillé de réciter quelque prière ?
 - Elle nous a exhortés à dire le Rosaire, en l'honneur de la Sainte Vierge, pour la paix du monde.
 - A-t-Elle manifesté le désir de voir beaucoup de monde assister aux apparitions, le 13 de chaque mois ?
 - Elle n'a rien dit à ce sujet
 - Est-il vrai qu'Elle t'ait confié un secret, avec défense de le révéler à personne ?
 - Oui, c'est vrai.
 - Est-ce qu'Elle ne regarde que toi, ou bien regarde-t-Elle aussi tes compagnons ?
 - Elle nous regarde tous les trois.
 - Pourrais-tu révéler le secret au moins à ton confesseur ?
- A cette question, la fillette reste silencieuse. puis elle paraît embarrassée ; je crois bon de ne pas insister².
- On dit que, pour te soustraire aux questions fastidieuses de l'Administrateur, qui voulait connaître le secret, tu lui as raconté une chose fausse, et qu'ainsi tu l'as trompé, et puis tu t'es vantée de t'être moquée de lui. Est-ce vrai ?

¹ S^r Lucie précise ainsi ses souvenirs : « En réalité, je n'avais pas vu de pendants. Je me souviens que le filet d'or, semblable à un rayon de soleil plus vif, qui paraissait border la mante, brillait dans le vide que laissait la mante tombant de la tête sur les épaules, en formant des ondulations de lumière si belles et si variées que quelquefois il me donna l'idée de petits pendants. C'est à cela que je devais penser lorsque je donnai cette réponse. »

² Je restai perplexe, ne sachant que répondre, parce que je regardais comme secrètes diverses choses qu'il ne m'avait pas été expressément défendu de dire. Merci à Dieu, qui inspira à mon interrogateur de passer outre. Je me souviens d'avoir respiré ! (S^r Lucie.)

— Ce n'est pas vrai. M. l'Administrateur voulait que je lui découvre le secret ; n'ayant pas le droit de le faire, je m'y suis refusée. Sauf le secret, je lui ai raconté tout ce que la Vierge m'avait dit ; c'est peut-être pour cela que M. l'Administrateur a cru que je lui avais révélé le secret. Mais, moi, je ne l'ai pas trompé.

— La Sainte Vierge t'a-t-Elle ordonné d'apprendre à lire ?

— Oui, la deuxième fois qu'Elle m'est apparue.

— Mais si Elle t'a dit qu'Elle te conduirait au Ciel au mois d'octobre prochain, à quoi te servira-t-il d'avoir appris à lire ?

— Il n'est pas exact que la Dame m'ait dit cela ; et moi, je n'ai jamais pensé à l'affirmer.

— Que devra-t-on faire, d'après la Dame, de tout l'argent déposé au pied de l'yeuse, à « Cova da Iria » ?

— Elle a dit qu'il fallait s'en servir pour acheter deux petits brancards, qui seraient portés, l'un par moi, Jacinte et deux autres fillettes ; l'autre, par François et trois autres garçonnetts, jusqu'à l'église paroissiale. Une partie de l'argent sera aussi destinée au culte et à la fête de Notre-Dame du Rosaire, et le reste, à la construction d'une nouvelle chapelle.

— Où veut-Elle qu'on érige cette chapelle ?

— Je l'ignore, car Elle ne l'a pas dit.

— Es-tu contente que la Vierge te soit apparue ?

— Oh ! oui !

— Viendra-t-Elle toute seule, le 13 octobre ?

— Elle viendra avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus.

— Est-ce qu'Elle t'a fait d'autres révélations ?

— Elle m'a dit qu'Elle ferait un grand miracle qui prouverait à tout le monde qu'Elle est vraiment apparue.

— Pour quel motif baisses-tu souvent les yeux et cesses-tu de fixer la Vierge ?

— Parce que, parfois, Elle m'éblouit.

— Est-ce qu'Elle t'a appris quelque prière ?

— Elle m'a appris celle que nous récitons après chaque mystère du Rosaire.

Le 11 octobre, à Ourém

Deux jours avant la date fixée par la Dame pour opérer le grand prodige, le vicomte de Montelo revint à Aljustrel. En cours de route, il s'arrêta à Vila Nova d'Ourém, dans la famille Gonçalves, une des plus notables de la ville, de qui il obtint les renseignements suivants :

— Les parents de François et de Jacinte sont d'excellentes gens, profondément religieux, estimés et vénérés de tous. Le père est regardé comme l'homme le plus honnête du pays, incapable de dire un mensonge. Quant au père de Lucie, il est peu

assidu à l'église, mais n'a pas de mauvais sentiments. La mère, elle, est une femme honnête, religieuse et laborieuse.

— Que pensent les habitants de Fátima de tout ce que racontent les enfants ?

— D'abord, personne n'y croyait ; mais maintenant une grande partie de la population ajoute foi aux paroles des enfants. Pour notre part, nous en sommes tout à fait convaincus.

— Aux jours des apparitions, y a-t-il des prodiges extraordinaires ? Est-ce que des gens affirment en avoir vus ?

— Les prodiges sont nombreux et, au mois d'août, presque tous ceux qui étaient présents en furent témoins. On vit une nuée descendre sur l'yeuse. Il n'y avait pas de poussière sur les lieux. Pourtant l'air paraissait moins clair. La lumière du soleil s'affaiblit. En juillet et en août, on entendit un grand bruit de tonnerre...

— Soupçonne-t-on que quelqu'un a pu pousser les enfants à jouer la comédie ?

— Non ; ce n'est même pas vraisemblable.

— Est-ce que, en dehors des gens du pays, il vient beaucoup de monde pour voir les enfants et parler avec eux ?

— Enormément et de tous les côtés.

— Les enfants acceptent-ils de l'argent, si on leur en offre ?

— Il leur est arrivé d'accepter quelques petites choses, mais à contre-cœur et après beaucoup d'insistance de la part des visiteurs.

— Les familles sont-elles pauvres ?

— Non, pas précisément. Elles sont plutôt à l'aise, et si la famille de Lucie ne l'est pas davantage, c'est le père qui en est cause, car il néglige facilement le soin de ses terres.

— Que fait Lucie, pendant les apparitions ?

— Elle dit le Rosaire. Si elle s'adresse à l'Apparition, elle parle à haute voix. Je l'ai moi-même entendue en juin, me trouvant près d'elle.

— Le lieu des apparitions est-il bien fréquenté par les dévots et les curieux ?

— Il est très fréquenté, spécialement les dimanches, et surtout le soir, vers le coucher du soleil. Les gens qu'on y voit viennent aussi bien de loin que de près ; la plupart ne sont pas de la paroisse. Ils récitent le Rosaire et chantent des cantiques populaires en l'honneur de la Vierge.

Le même jour, à Aljustrel

La mère de Lucie. — Après cet interrogatoire, le vicomte part pour Aljustrel et se rend aussitôt chez les parents de Lucie. La mère le reçoit avec empressement et l'autorise volontiers à interroger sa fille ; elle répond elle-même à quelques questions que lui pose le visiteur

1'/5 sections, page 1 à 90

2'/5 sections, page 91 à 175

3'/5 sections, page 176 à 260

4'/5 sections, page 261 à 335

5'/5 sections, page 336 à 406